

**P R É C I S**  
**H I S T O R I Q U E**

**Des Causes principales qui ont  
amené la Révolution présente  
dans l'Empire de la Cochinchine.**

# PRÉCIS HISTORIQUE

*Des Causes principales qui ont amené  
la Révolution présente dans l'Em-  
pire de la Cochinchine.*

Par un Observateur impartial , petit  
neveu de l'Arretin.



A WIMBLEDON.

---

1 7 9 1.



# PRÉCIS HISTORIQUE

*Des Causes principales qui ont amené  
la Révolution présente dans l'Em-  
pire de la Cochinchine.*

---

**J'**ENTREPRENDS de raconter une suite de faits dont le récit m'a semblé long-temps au-dessus de mes forces. Soit juste défiance, où soit cet orgueil national, commun aux plus petits peuples de l'univers, Tacite me parut d'abord pouvoir seul en transmettre le souvenir à la postérité. Cependant, à mesure que la première surprise fit place à la réflexion, & que les principaux acteurs se firent mieux connoître, je fus obligé de

**A**

revenir à des sentiments plus humbles , & je compris bientôt que , nonobstant que la scélératesse de plusieurs d'entre eux égalât souvent celle des héros de l'Historien Romain , elle étoit néanmoins distinguée par un caractère de lâcheté , d'ignorance , & par une petitesse de ressources , qui rendoient les talents de l'Écrivain , même le plus ordinaire , encore plus que suffisants , pour tracer le portrait des uns , & faire la description des autres. — Mon premier jugement ainsi rectifié , je vais donc procéder au développement des causes de cette multitude d'événements , si merveilleux , en apparence , aux yeux des stupides admirateurs de la révolution à laquelle ils appartiennent ; parce que tous ceux qui en ont écrit , ont été trop ignorants pour en reconnoître les principes , ou d'assez mauvaise foi pour les déguiser , malgré le jour que leur exposition exacte auroit pu jeter sur l'ensemble,

de ces transactions. Le Lecteur me permettra de l'assurer que je ne fuis aucunement gouverné par l'esprit de parti ; & que , loin de vouloir embellir mon récit par les ornements de l'exagération , comme ont fait les autres Ecrivains , mon unique but est de tout réduire à sa juste valeur , & de me renfermer dans les bornes du système de l'humilité , maintenant prévalant dans l'Empire de la *Cochinchine*.

Lorsque le dernier Empereur mourut , il s'en falloit de beaucoup que l'Etat fût dans une situation florissante. Non que ce Prince fût sans talents & sans quelques qualités aimables : mais elles furent étouffées par un fond d'indolence , & par un trop vif amour des plaisirs. Aussi fut-il obligé de recourir à des moyens oppressifs , pour se livrer paisiblement à l'une , & pour se procurer de quoi satisfaire aux autres. Il existoit donc , dans l'Empire , des germes de mé-

contentement, seulement contenus par ce caractère de fermeté, qui jusqu'alors avoit été une des vertus de la Famille Impériale. Plusieurs petites commotions furent sur le point d'éclater; mais comme l'Empereur fa-voit sortir à propos des bras de la volupté, & déployer un degré convenable d'énergie, les mutins étoient aussi-tôt forcés de rentrer dans l'obéissance, & de respecter l'ordre. Une suite de cette disposition du Prince fut, qu'il maintint assez bien ses peuples, sans rien perdre de son autorité, à la suppression près du titre de *très-chéri*, que, dans un accès d'adulation, les *Cochinchinois* lui conférèrent à haute voix, & qu'ils lui retirèrent à voix basse.

Tel étoit l'état des choses, lorsque cet Empereur mourut assez peu regretté, laissant le soin de l'Empire à son successeur, le Prince *Loye*. — Ce nouvel Empereur, petit-fils du défunt, avoit eu une de ces enfances,

nullement remarquables. Comme son prédécesseur avoit toujours été fort jaloux de son autorité, il ne lui permit jamais de prendre aucune part aux affaires ; en conséquence de quoi il y entra parfaitement neuf. Néanmoins, une excessive bonhommie, seulement altérée par des instans d'une brutalité un peu grossière, fit concevoir au peuple les plus flatteuses espérances sur ce nouveau regne. On en célébra donc le commencement avec l'adulation ordinaire. Les Poëtes du temps en firent l'horoscope ; ne parlerent que d'âge d'or, malgré l'affreuse pauvreté du corps collectif & des individus de l'Etat ; ils épuiserent tous les lieux communs de la flatterie, pour louer leur nouveau Maître & son Impériale Epouse. Cette Princesse, nommée *Antoniana*, étoit fille d'une très-fameuse Impératrice, qui avoit soutenu de longues guerres contre l'Empereur Cochinchinois, aïeul de son mari. Elle étoit devenue, en



































Cette querelle n'auroit cependant pas été de longue durée, & eut fini par le juste châtement de ces enfants ingrats, sans l'intervention des *Cochinchinois*, en possession depuis longtemps de se mêler des affaires de leurs voisins.

C'est ici que le bon Empereur *Loye* s'écarta pour la première fois, & peut-être pour la seule, d'une justice sévère. Cependant les clameurs s'élevèrent si haut, dans toutes les parties de l'Empire, que son fatal desir de plaire le décida à saisir l'occasion de venger certaines injures imaginaires qu'ils prétendirent avoir jadis reçues des *Formosiens*. Il épousa donc les intérêts de ses enfants dénaturés; les aida de son argent & de ses troupes, sans réfléchir qu'encourager des fils ingrats, c'est donner une leçon dangereuse à sa propre famille. Les conséquences de cette opération impolitique furent qu'il épuisa ses trésors, & fatigua ses peuples, pour

soustraire une poignée de rebelles à une autorité légitime.

La gloire que les *Cochinchinois* s'arrogent, selon leur usage, en cette occasion, ne leur permit pas d'abord de songer combien ce fantôme leur coûtait cher. Il fallut cependant revenir sur cette idée; & l'on vit, avec chagrin, que, si les victoires étoient douteuses, les dommages étoient très-certains. Les finances, d'abord obérées, se trouvoient maintenant dans un état de délabrement absolu; on s'en étoit même aperçu pendant la guerre. Quoique plusieurs *Alchimistes* habiles eussent apporté les plus belles espérances de les rétablir, ce grand œuvre étoit loin d'être réalisé; & au contraire, le dépérissement devenoit de jour en jour plus sensible. La possibilité de remettre les choses sur un meilleur pied, parut si douteuse, que presque aucun *Cochinchinois* ne s'offroit pour l'entreprendre; lorsqu'un *Iroquois*, arrivé pieds nus dans l'Em-



pire , se présenta avec toute l'assurance de l'effronterie. Comme il avoit fait une grande fortune dans le maniement de celle de plusieurs particuliers , & qu'il passoit pour très-expert dans la science de multiplier & de soustraire , on se laissa étourdir par son babil , rempli de jactance & de rudesse.

La nouveauté de voir un courtisan sauvage presque à la grossièreté , en imposa à la multitude. A peine fut-il en place qu'il cria beaucoup à la réforme & à l'économie , déclama contre l'établissement de tout nouvel impôt : mais il terminoit chaque sermon réformateur , par l'exposition d'un système d'emprunt , sans cependant trop s'occuper des moyens d'en assurer le gage , espérant probablement que le flux qui l'avoit apporté le remporterait tôt ou tard avec lui ; & par-là se débarrasseroit de toute inquiétude à cet égard. Pour ajouter encore à l'engouement , il dé-

tacha dans toutes les rues & tous les carrefours de *Pharis* (capitale de la *Cochinchine*) des essaims de *Grippe-sous* : ceux-ci, moyennant un droit de remise sur les sommes, foutirées aux dupes du nouvel homme à miracles, chantoient, du matin au soir, ses louanges ; & le présentient modestement comme le Dieu sauveur de l'Empire. Ces petits droits de courtage, ne rendoient cependant pas les emprunts moins onéreux : mais, comme l'on avoit grand soin de sonner par-tout, qu'il n'en appliquoit rien à son usage personnel, sa probité étoit le sujet de la louange universelle ; & ses énormes narines savouroient à loisir la résine fétide des applaudissements populaires. Les *Magnats*, envers qui il affecta la hauteur la plus insultante, & l'Impératrice *Antoniana*, qu'il traita avec un dédain, tout au plus pardonnable envers une griffette, éclairèrent à la fin ses opérations. Sa probité, tant vantée, ne fut

-fut point révoquée en doute ; mais, son impéritie fut démontrée à l'Empereur ; & le fatyre fut renvoyé aux genoux de l'antique Sybille , qu'on disoit lui suggérer les beaux rêves dont il repaïssoit ses adorateurs.

Deux successeurs qu'il eut trouverent l'emploi trop glissant pour y tenter de grandes opérations , & le quitterent sans y avoir compromis ni étendu leur honneur. Enfin , ils furent remplacés par un de ces hommes qui savent allier l'application aux grandes affaires , avec l'amabilité & les plaisirs ; d'un coup d'œil aussi prompt à appercevoir les ressources qu'habile à les saisir ; cependant doué d'une ame trop libérale pour ne pas faire le contraste le plus frappant avec le cinique *Iroquois* ; & par conséquent ne pas être odieux à ses supôts & à ses prosélytes. Son goût raffiné dans les plaisirs auxquels il fit présider les beaux arts , fit crier à la dissipation. Soutenu néanmoins par

B

la partie la plus délicate de la nation, comme son antagoniste l'avoit été par la plus féroce, il tint ferme pendant quelque temps; il trouva d'assez heureux palliatifs, en attendant que les circonstances lui permissent de s'occuper de la cure radicale : mais plus on tarδοit à s'en occuper, plus on s'exposoit à rendre la crise violente lorsqu'on voudroit y revenir. C'est pourquoi il auroit bien voulu pouvoir renoncer aux ressources passagères, qui commençoient à s'épuiser, pour avoir été trop souvent mises en usage.

La grande difficulté étoit donc de découvrir à toute la nation l'espèce d'insolvabilité dont elle étoit menacée. Il crut qu'une exposition ménagée de la situation réelle de l'Empire, devant ceux qui avoient le plus d'intérêt à en empêcher la chute, affoibliroit la secousse qui devoit nécessairement résulter de cette information. C'est donc en conséquence

de cet espoir que les *Insignes* furent appellés : mais, au lieu d'accord & d'harmonie sur les moyens, il n'y eut que confusion & discorde parmi les consultants ; & ce conseil des prétendus sages de *la Cochinchine* fut une vraie Babel. Il y eut cependant un point sur lequel on se réunit, savoir : qu'il falloit rendre l'administrateur actuel responsable de l'insuffisance de ses mesures, & des erreurs ou des malversations de tous ceux qui l'avoient précédé. Les plus acharnés à sa perte furent un *Bonze* ambitieux, & un jeune *Matamore*, tout rempli de son importance, parce que dans la guerre des *Formosiens* contre leurs enfants soulevés, il avoit osé regarder leur feu sans cligner de l'œil. La bourasque fut si violente que notre Pilote en fut renversé & contraint de se sauver à la nage chez les *Formosiens*, toujours en possession du beau droit de donner un sûr asyle au mérite persécuté. Il s'en falloit bien que

B ij

le zele de *Bonze* & du jeune *Rodomont* fût auffi pur qu'ils voulurent alors le faire accroire. Chacun avoit fes vues particulieres , l'un plus prochaines , & l'autre plus éloignées. Le premier ne s'étoit fi fortement déchainé , que pour s'approprier les dépouilles de fon ennemi terrassé , & en effet il s'en fit mettre en possession immédiate. Le Lecteur , peu au fait de ces transactions , croira peut-être que ce fut par l'exposition de quelques plans nouveaux , & mieux digérés que ceux de l'administrateur disgracié ; point du tout. Comme il lui succéda dans ses emplois , il s'appropriâ auffi ses projets , & la seule différence , produite par ce changement d'administration , fut que celui qui avoit conçu ces projets , les auroit peut-être conduits à une fin heureuse , si on lui en eût laissé l'exécution : au-lieu que le fréron usurpateur prit des voies obliques & tortueuses , à travers lesquelles il mar-

cha d'une allure si incertaine , que toutes les personnes un peu prévoyantes n'hésiterent pas à prononcer sur son incapacité , & par conséquent sur le manque de succès des opérations qu'il avoit adoptées.

Un autre vice de la convocation des *Insignes* , qui n'eût pas moins embarrassé celui même qui les appella , c'étoit que , bien qu'ils fussent suffisants pour exciter des criaileries , ils se disoient , avec raison , incompetents pour rien décider sur les projets qui leur furent communiqués , faute d'une autorisation convenable , qu'il n'étoit pas au pouvoir de ceux qui les appelloient de leur donner. Il s'ensuivoit donc que l'Empereur devoit user de son autorité , & ainsi encourir le reproche de l'arbitraire , ou qu'il falloit encore en passer par les discussions des *Grands Chitaniens*. On pouvoit même se permettre d'avance qu'après avoir reçu le ton des *Insignes* , ils ne s'en montreroient

que plus audacieux & plus violents dans leur opposition. C'est ce qui arriva en effet, lorsqu'on leur présenta les nouvelles loix fiscales à inscrire sur le grand catalogue des loix de l'Empire. Après s'être livrés à tout le clabaudage le plus indécent & le plus tumultueux, ils protestèrent de leur impossibilité, d'obtempérer à ce qu'on exigeoit d'eux, & prétendirent que la *Cohue générale* de l'Empire pouvoit seule régler cette grande question. Ici le *Bonze* fut un peu étourdi; mais dès qu'il se fut un peu remis, il persuada à l'Empereur dont il dirigeoit les conseils, qu'en faisant une vaine parade d'une autorité qu'on affoiblissoit depuis si long-temps, on emporteroit le point en litige; le torrent avoit cependant acquis une telle impétuosité que hasarder la menace sans frapper le coup en même-temps, étoit de la plus haute imprudence. Ce fut néanmoins ce qu'on fit; on porta même la foiblesse



plus loin , car on engagea le Prince à venir siéger parmi les *Grands Chicaniers* , pour discuter avec eux le sujet contesté. Ceux-ci, enivrés par cette condescendance , ne s'en montrèrent que plus récalcitrants , ne voyant dans leur maître qu'un de ces foibles individus qu'ils avoient coutume de dépouiller à leur gré , sans même leur permettre la plainte. Indépendamment de la légèreté de la démarche conseillée à l'Empereur dans cette occasion , leur imprudence fut encore enhardie par l'appui qu'ils reçurent d'un des parents même du Prince. Quoique celui-ci dût naturellement embrasser les intérêts de son maître qui l'avoit comblé de ses bontés , il jugea cependant à propos de s'élever contre lui , à la grande surprise de tous ceux qui virent paroître dans la lice ce nouveau champion de la cause publique , au moment où l'on s'y attendoit le moins. Comme cette surprise ne sauroit man-

quer d'être partagée par le Lecteur; je crois devoir interrompre ici le cours des événements, pour établir le caractère de ce personnage qui y a eu une si grande part, & pour faciliter le jugement qu'on doit porter de sa conduite, par une connoissance exacte des motifs qui la dirigerent.

Le Prince *Philippinaccio*, (c'est le dégoûtant personnage dont je vais à regret entretenir le Lecteur) est arriere-petit-fils du grand *Philippone*, si célèbre dans les fastes des *Cochinchinois*, pour les avoir gouvernés dans des temps difficiles, pendant la minorité du dernier Empereur. Ceux qui font au fait de l'histoire de ces temps, savent que cet aigle de la famille *Philippine*, aux vices les plus monstrueux, allioit les talents les plus extraordinaires qui mettent le sceau à la réputation des grands hommes d'Etat. Son petit-fils n'hérita de lui que la partie la plus méprisable de son caractère moral. Si la nécessité

où je suis, comme Historien, de peindre en grand ce premier instigateur infernal des forfaits qui ont pour jamais terni le caractère aimable des *Cochinchinois*, me permettoit de tracer son portrait en miniature, je dirois qu'il fut mauvais fils, mauvais frere, mauvais mari, mauvais pere, mauvais sujet, & enfin mauvais citoyen. Mais le grand rôle qu'il joue dans la présente époque de notre histoire me force, malgré ma répugnance qui sans doute sera partagée par le Lecteur, de rester plus que je ne voudrois sur le tableau hideux des vices atroces qui composent le caractère de cet être abominable, infiniment au - dessous de l'horrible réputation qu'il s'est acquise, & du mépris dont il est aujourd'hui si justement accablé. — Son adolescence, passée dans la crapule la plus grossiere au milieu de la ville de *Pharis*, sembloit le vouer pour jamais à une obscurité dont il ne devoit sortir que

B v

par les moments d'éclat reflétés sur lui par ses débauches. Néanmoins, les vertus de sa famille déterminèrent le dernier Empereur à lui faire épouser une des Princesses les plus accomplies & les plus vertueuses de la *Cochinchine*. Si l'odeur suave, évaporée par toutes les vertus réunies, pouvoit neutraliser les exhalaisons infectes qui corrompent un cœur gangrené par le vice, celui de *Philippinaccio* en eût éprouvé les heureuses influences. Mais convaincu sans doute lui-même combien il étoit indigne de cette respectable compagne, il ne s'en approchoit que lorsque les bienfaisances le forçoient à s'arracher des bras des plus viles créatures, pour lui donner quelques foibles marques d'attention. Quelques rares que fussent ces rapprochements, ils eurent cependant des suites dont le temps seul pourra nous montrer le bonheur ou le malheur. Il fut pere... puissent les qualités précieuses de celle qui lui pro-

cara un titre dont il étoit si peu digne, surinfluera dans le caractère moral de ceux dont elle est la mere, & rendre vains les efforts qu'il a faits depuis leur naissance, pour qu'ils lui ressemblassent ! Ils furent cependant tels qu'il est à craindre que rien ne puisse en empêcher le succès. — Parmi les divers compagnons qui servoient de ministres aux infâmes plaisirs de *Philippinaccio*, il y en eut un dont l'épouse étoit une de ces femmes chez qui la difformité de l'ame est voilée sous un extérieur agréable. Dans un de ces moments de détresse, assez fréquents parmi ceux qui n'usent de la richesse que pour se livrer au libertinage & à la licence la plus effrénée, *Philippinaccio* vint au secours de son favori : mais en conséquence de cet esprit de calcul dont depuis il a donné mille exemples même un peu moins nobles, il insista sur ce que le service fût reconnu, par la cession de cette

beauté pour laquelle il étoit atteint d'une passion digne de l'objet qui l'inspiroit & de celui qui en étoit inspiré. Il est inutile de dire que ce marché fut conclu avec le consentement de toutes les parties concernées. Ce qui cependant ne se croira pas aussi facilement, c'est que cette nouvelle Sultane fut mise auprès de la Princesse, & que peut-être lui dût-elle plusieurs des instans qu'elle jouit de la présence de ce mari adultère. —

Il manquoit néanmoins à cette dépravation des nuances que *Philippinaccio* avoit bien résolu d'y ajouter. *Les Cochinchinois* jusqu'alors avoient fondé les plus grandes espérances sur les enfans des Princes du sang Impérial. Aussi le choix des personnes, chargées de présider à leur éducation, étoit-il un de ces événements qui fixoient tous les regards de l'Empire. On auguroit des vertus de ces nouveaux rejettons de la famille Impériale, d'après celles qui

étoient reconnues dans la personne à qui ce noble emploi étoit confié. Que l'on juge, d'après ces idées, quel fut l'étonnement universel, lorsqu'on apprit que les enfants du Prince *Philippinaccio* avoient été soustraits à l'autorité & à l'exemple de leur auguste mere, pour être confiés à cette créature sans pudeur ! Le pouvoir tyrannique des mots sembloit encore s'élever contre elle, car l'étiquette vouloit que les jeunes Princes eussent un Gouverneur : Eh bien ! par une de ces gentilleffes que le cerveau de *Philippinaccio* étoit seul en état de produire, la concubine fut déclarée *Madame le Gouverneur*, avec toutes les prérogatives, les honneurs, la confiance & les respects qui doivent accompagner cet important emploi.

Je ne rapporterai pas une foule d'autres traits du caractère de ce Prince, qui ne le rendroient peut-être pas moins remarquable ; tels que son adresse à corriger la fortune dans le

jeux de hasard , science où il fut initié par un fameux escamoteur de *Pharis* , & dont il a fait le plus brillant usage avec toutes les dupes qui ambitionnerent l'honneur de faire sa partie ; tels encore que son intelligence à augmenter la détresse des marchands ou des artistes qu'il occupoit , pour ensuite conclure , avec eux , des marchés auxquels il avoit soin de n'être pas le perdant ; les courses des chevaux qu'il transporta de chez les *Formosiens* , lui procurerent aussi , par ses manœuvres , quelques petits bénéfices que certains rigoristes eurent l'incivilité de blâmer , mais que je regarderai comme la juste récompense des peines qu'il prit , pour procurer aux *Cochinchinois* un genre de spectacle , auquel ils n'étoient pas accoutumés ; son Palais , changé en un repaire d'escrocs & de prostituées en tout genre , puis , après avoir été le temple de toutes les débauches , devenu le chef-lieu



de la fédition & de la révolte , est encore une circonstance trop légère , pour ajouter beaucoup à sa renommée ; je ne parlerai pas non plus de sa poltronnerie & de sa lâcheté , manifestées en tant d'occasions ; comme , lorsqu'il eut l'infamie de faire un objet de railleries publiques , de l'affront le plus sanglant , fait à sa propre sœur , dans une mascarade , par un autre Prince du sang *Cochinchinois* , avec qui néanmoins , par son amour pour la paix , il resta dans la meilleure intelligence , parce qu'alors il arrangeoit avec lui ses petites affaires , en dérangeant celles du Prince. Une autre preuve de sa grande bravoure fut la frayeur qu'il montra dans un engagement maritime des *Cochinchinois* contre les *Formosiens* , où , voyant les derniers se porter avec affluence contre le vaisseau qu'il montoit , il ne cessoit de recommander au Commandant de pourvoir à sa sûreté , & s'exposa à ce que ce dér-

nier , auffi brave que lui l'étoit peu ; lui confeillât , en termes un peu éner- giques , de fe fouftraire à fes terreurs , en descendant à fond de cale. Il n'é- toit cependant pas auffi dépourvu d'impudence que de courage , ainfi qu'il ne tarda pas à le montrer. Le combat entre les deux flottes n'ayant pas été affez décisif , pour que l'une & l'autre ne puffent en réclamer la gloire , il vint à *Pharis* , s'arrogeant tout le mérite de cette journée , & mendiant de porte en porte , par le miniftère de fes parasites , les éloges qu'il prétendoit lui être dus , comme au fauveur de la flotte *Cochinchinoife*. La gloriole dont il fe repût en cette occasion , fut cependant auffi courte que peu méritée. La vérité vint bien- tôt diffiper l'erreur qu'il avoit fait naître ; les paons réclamerent leurs plumes , & notre geai , juftement dé- pouillé , n'offrit plus que tarpitude. Toute fois , l'Empereur qui l'avoit en- voyé à cette expédition , afin de le

rendre , au moins par l'apparence d'une campagne maritime , susceptible de succéder à son beau-pere dans la charge de chef des forces navales de l'Empire , obligé cependant de suspendre ses intentions favorables à son égard , eut encore la bonté de diffimuler le mécontentement de sa conduite , & reconnut ses services *sur Mer* , en le nommant Colonel-Général des *Volants* de la *Cochinchine*.

Si les bienfaits pouvoient enchaîner les ingrats , l'Empereur devoit croire la fidélité & la reconnoissance de *Philippinaccio* inébranlables. Peut-être même , sa propre perversité n'eut-elle jamais suffi , pour lui faire rompre les liens que tant de bontés devoient naturellement avoir resserés : Mais une de ces anecdotes légères qui ont souvent été la cause des événements les plus incroyables , décida ici , en quelque sorte , des destinées de l'Empire. Les rapports

de parenté, entre *Philippinaccio* & ses maîtres, établissoient des liaisons familières qui, quelque fois procuroient au sujet l'honneur d'exercer l'hospitalité envers leurs augustes personnes. Un jour donc, que l'Impératrice *Antoniana* avoit consenti à devenir convive de *Philippinaccio*, celui-ci, oubliant le respect dû à sa Souveraine, eut l'audace de faire asseoir le *Gouverneur Hermaphrodite* auprès de sa Majesté Impériale. Quoique la bonté de cette aimable Princesse lui eût fait contracter l'habitude d'une généreuse condescendance, la violation du *décorum* étoit trop marquée, & l'infâmie du convive auquel on l'associoit, étoit trop publique, pour pouvoir dissimuler l'affront. Elle s'en expliqua donc avec une noble fierté, & l'hôte impudent fut obligé de donner une juste satisfaction, en engageant sa favorite à faire retraite. L'effet du ressentiment est trop puissant dans une femme sans pudeur,

pour que le Lecteur puisse croire que celle-ci ne resolût pas de se venger de l'Impératrice. Cette vengeance, dût-elle faire écrouler l'Empire sur ses fondemens, écraser *Philippinaccio* & elle-même sous ses décombres, comme elle n'en acquerroit que plus d'éclat, de telles suites ne sauroient la lui rendre redoutable. Telles étoient les passions qui maîtrisoient ce cœur horrible, lorsque les événemens qu'on a rapportés plus haut, déterminèrent l'Empereur à se rendre parmi les *Grands Chicaniers*, pour leur faire porter les nouvelles institutions fiscales sur le catalogue des autres loix de l'Empire.

Cette femme *Gouverneur*, dévorée par la soif de la vengeance, saisit donc cette occasion de travailler à se la procurer; & profitant de l'ascendant que ses honteuses complaisances lui donnoient sur *Philippinaccio*, elle fit passer sa haine dans son cœur, déguisée par le langage per-

suasif de l'ambition. Elle lui fit entrevoir que , s'il vouloit user de ses moyens pour fomenter les troubles actuels, il ne lui seroit pas impossible, non-seulement de se relever du mépris général dont il étoit alors chargé ; mais même, de devenir l'idole publique, & peut-être de donner à son tour, des loix à ceux de qui il étoit obligé d'en recevoir. Ces insinuations étoient trop perfides & trop déloyales, pour ne pas être saisies avec avidité par l'ame de *Philippinaccio*, malgré l'espece de contrainte où l'exécution de semblables projets alloit le jeter, en le forçant à se livrer aux affaires & à dénouer les cordons de sa bourse pour autre chose, que pour satisfaire à ses ignobles plaisirs. Ainsi, stupide instrument des vengeances d'une femme artificieuse, il rechercha avec empressement tous les moyens d'acquérir de la popularité. Ce fut par conséquent dans cette vue, qu'il s'éleva

parmi les *Grands Chicaniens*, en défenseur apparent des droits du peuple ; & il fut assez heureux pour voir son début , dans la carrière politique , couronné des honneurs d'un exil momentané. Si l'Empereur avoit été dans sa confiance , & s'il avoit voulu seconder ses mesures , il n'auroit peut-être pu mieux le servir. En effet , ce châtement , malgré son indulgence , au-lieu de punir son audace , ne fit que lui procurer une importance sur laquelle assurément il n'avoit garde de compter ; car les frivoles *Cochinchinois* , dont il ne fixoit plus du tout l'attention , le virent aussi-tôt victime de son dévouement à leurs intérêts. La grande affaire se perdit même de vue pour un temps. Le trône ne fut occupé qu'à recevoir des requêtes pour son rappel , & à y répondre , sans pouvoir vaquer à aucun autre soin jusqu'à ce qu'il y eût consenti.

Un hyver rigoureux qui survint , & pendant lequel il affecta toute l'of-

tentation de la bienfaisance , exercée avec la parsimonie la plus mesquine , augmenta encore le nombre de ses prôneurs. Une foule d'autres mesures , les unes plus triviales que les autres , car , pour ceux qui connoissent *Philippinaccio* , il n'est jamais si petit , que lorsqu'il tente de grandes choses , il arriva enfin au comble de la faveur populaire. Tel fut cependant l'effet de sa *Cohalition* avec les *Grands Chicaniers* , que la démarche de l'Empereur fut sans fruit , si ce n'est celui d'accroître le mépris de l'autorité Souveraine. Le *Bonze* administrateur fut donc obligé de ruminer de nouveau ses opérations , & comme son génie n'étoit pas aussi fécond , que sa voix avoit été bruyante parmi les *Insignes* , elles ne reçurent que peu d'amélioration. Un coup d'autorité plus positive fut encore tenté avec aussi peu de succès. Voyant donc combien les *Grands Chicaniers* étoient habiles à profiter de tous les



avantages , on songea tout de bon à les écarter. L'Inspecteur-général de la chicane dans l'Empire , ayant quelques motifs de vengeance , à lui personnels , contre ce corps dont il avoit été membre , se chargea de cette opération. Du reste , l'idée ni la maniere de l'exécuter n'étoit pas nouvelle ; ce n'étoit dans le vrai , qu'une reprise de l'opération faite vers la fin du regne précédent , & dont on a fait remarquer que la facilité de l'Empereur actuel lui fit perdre tout le fruit. Malgré l'effort que l'on fit pour donner un air d'originalité à ce jeu de l'oye , renouvelé des Grecs , & son succès lors de sa première invention , comme l'auteur primitif étoit , ainsi que l'autorité qui l'avoit soutenu , disparu de dessus la scene , la reprise de cette comédie politique fut mal accueillie du public. Toutes les circonstances étoient absolument changées. Nouveau triomphe donc pour les *Grands Chicaniens* ,

non-seulement de celui qui avoit tramé leur perte , mais encore de l'Empereur qui y avoit consenti. Leur rappel fut célébré avec une joie tumultueuse , accompagnée de quelque effusion de sang , présages sinistres de celui qui s'est répandu depuis & qui peut-être se répandra encore , avant que l'anarchie fasse place à un meilleur ordre de choses.

Le Ministre cependant tenoit toujours les rênes de l'Empire avec des mains tremblantes , & il étoit continuellement harcelé par les *Grands Chicaniens* qui , à chaque proposition qu'on leur faisoit pour le soutien de la chose publique , ne répondoient que par un cri : *à la cohue générale*. Il fallut donc avoir l'air d'y consentir , & même en faire la promesse positive , quoiqu'on se promît bien de ne céder sur cet article , qu'à l'impossibilité absolue de faire autrement. Si toutes les paroles qui furent dites dans cette grande contestation , avoient rapporté

rapporté une obole au trésor public , on auroit pu se passer de ce moyen dangereux ; mais les créanciers alarmés crioient plus que jamais. Personne ne vouloit se relâcher de ses prétentions, excepté le Gouvernement qui se laissoit tout arracher. Les dépenses réelles que l'Etat avoit été obligé de faire , pour soutenir son *Don Quichottisme* contre les *Fermiers* ; étoient absolument perdues de vue. Tout l'embarras actuel étoit attribué , par tous les ordres réunis , aux folles dépenses de la cour Impériale. *Antoniana* sur-tout , devenue odieuse , pour avoir voulu éveiller son époux de la dégradante léthargie dans laquelle il sommeilloit , fut accusée de tout le désordre ; sa parure fut censurée ; ses plaisirs , même ses bienfaits que son extrême sensibilité ne lui permit pas toujours de placer avec autant de prudence que sa situation auroit pu l'exiger , devinrent sujets aux calomnies les plus atro-

C

ces. Elle devint elle-même l'objet d'un acharnement si horrible, qu'il n'y avoit presque pas un seul *Cochinchinois* qui ne proférât hautement le desir de baigner ses mains dans son sang. *Magnats, Bonzes, Vilains*, tous les ordres, tous les états faisoient *chorus* à cette affreuse cacophonie. Ce fut ici que l'administrateur Pontifical, dont on a déjà vu que la tête n'étoit pas la mieux organisée, la perdit tout-à-fait. Il est probable qu'il desiroit intérieurement une occasion favorable de faire retraite; mais la question étoit de pouvoir la trouver. Pendant tout ce temps, l'*Iroquois*, tapi dans son trou comme un hibou, jouissoit en secret de l'embarras qu'il avoit préparé à ses successeurs; il intriguoit même sous main, à l'aide de ses suppôts usuraires & de la canaille, pour rentrer dans son poste. Depuis l'instant de son expulsion, il avoit eu grand soin de se tenir sous les yeux de sa

chere populace ; tantôt , par de beaux développemens de l'art de manier la richesse publique , où , pour s'accommoder au goût de tout le monde , il donnoit alternativement au Prince , des leçons de tyrannie , & au peuple , des leçons de rébellion ; tantôt , par d'ennuyeuses jérémiades dans lesquelles tour-à-tour athée , déiste , croyant , plagiaire même des dogmes de la sibylle de *Philippinaccio* , ( car celle-ci , après avoir scandalisé le genre humain , avec le secours de ses teinturiers à gages , s'en étoit aussi faite la cathéchiste ) il roucouloit comme un ramier , séparé de sa colombe , ses tendres regrets pour la perte de son ancienne importance. Le *Bonze* , voyant une impossibilité de conserver plus long-temps la sienne , la résigna , & le prédicant financier reparut , accompagné des cris de l'allégresse publique. Elle ne fut cependant pas si universelle , que , cette portion plus sage , toujours en garde

contre l'engouement, ne redoublât d'attention sur les premières démarches du nouvel Orphée, destiné à étouffer toutes les discordes, & à faire renaître une harmonie générale. La mesure qui avoit le plus contribué à rendre le dernier Ministre sujet à l'exécration, étoit celle-ci : pressé par les usuriers qui avoient obligé l'Etat de leurs prêts onéreux, faute de mieux, il imagina le moyen suivant de les satisfaire, savoir : de leur payer les trois cinquièmes de leur créance en espèces, & de leur donner de belles paroles, pour les deux cinquièmes restants ; moyennant quoi, ils devoient, de leur côté, donner un reçu pour solde de tout compte. Cet arrangement, n'ayant pas obtenu l'approbation de tout le monde, ceux à qui il déplaisoit, s'attendoient que son successeur s'empreseroit de payer sa bienvenue, en le révoquant du premier abord. Mais il délibéra quelque temps avec lui-

même, s'il ne lui seroit pas avantageux de profiter de l'aifance que ce moyen pourroit lui procurer, en en laissant l'odieux à l'auteur de l'invention. Le machiaveliste penchoit même fortement pour ce parti, quand les rugissements de *la bête* l'effrayèrent. Il avisa donc à trouver une autre ressource. Celle dont il se saisit, fut de se rendre l'unique distributeur des fourrages qui lui servoient d'aliment journaliers; puis, tantôt en les lui montrant, tantôt en lui en laissant prendre une goulée que quelquefois il lui retiroit même tout de suite, il spécula par quel degré de calme ou de rage, il pourroit successivement la faire passer. Lorsqu'il eut fait tous ces essais, aussi paisiblement qu'il put, sans cependant avoir remédié par-là, à la détresse des affaires, il adopta tout de bon le dessein, jusqu'alors illusoire, de convoquer *la cohue générale*, qu'il ne doutoit pas de pouvoir manier à son gré, avec

le secours des moyens dont il croyoit s'être assuré, par les expériences ci-dessus détaillées. Plus de douze de ces assemblées, tenues depuis l'établissement de l'Empire des *Cochinchois*, avoient laissé des formes constantes sur leur organisation, qu'on pouvoit aisément connoître, en ouvrant les annales de la *Cochinchine*. Mais soit que l'*Iroquois* les ignorât réellement, ou qu'il feignit seulement de les ignorer, pour se ménager la ressource de les commenter à sa maniere, il se mit de nouveau à exercer ses facultés spéculatives, & après avoir bien abondé dans son sens, & s'être fait une ferme résolution de ne s'en pas départir, il forma une nouvelle assemblée des *Insignes*, pour lui faire approuver le résultat de ses rêveries. Si la première convocation de ces braillards fut une imprudence, il y eut à celle-ci quelque chose de plus; je crois même que le Lecteur sera embarrassé quel nom donner



à cette démarche. Car , de quel front rassembler de toutes les parties de l'Empire , en un même lieu , une multitude d'hommes , pour leur dire modestement , sinon *totidem verbis* , du moins *totidem litteris*. „ Je „ vous ai rassemblés ici pour vous „ demander votre avis ; du reste , „ vous devez savoir que j'attends „ de vous de me conseiller ce que „ d'avance j'ai résolu de faire ; & „ que dans le cas où votre avis „ différera du mien , ce sera toujours le dernier que je suivrai , „ même en disant que vous l'avez „ approuvé ”. Ce fut en effet ce qui arriva ; & après que les *Insignes* furent licenciés , on vit paroître ce fameux résultat qui sera à jamais un monument de trahison , s'il n'en est pas un d'ineptie politique. Car sous le prétexte de se mettre en garde contre l'égoïsme des grands propriétaires de l'Empire , qui ne manqueroient pas de laisser porter à leurs

propriétés le moins d'atteintes qu'il feroit en leur pouvoir, on arrêta de les mettre aux prises avec ceux qui convoitoient ces mêmes propriétés; & pour rendre ce conflit moins douteux, on détermina d'avance de mettre les détrouffeurs dans une proportion presque double de ceux qu'on leur donnoit à détrouffer. Il est bien certain que cette organisation dut paroître aussi vicieuse à ceux qui avoient quelque chose à perdre, qu'admirable à ceux qui, n'ayant rien, se voyoient à la veille de tout gagner. Aussi cette décision donna-t-elle matière à une grande controverse parmi les *Cochinchinois*. Une foule d'Ecrivains soutinrent qu'un droit imprescriptible de l'homme, c'est de forcer celui qui a à donner à celui qui n'a point; & comme ils ne pouvoient défendre cette doctrine sans chanter les louanges de celui qui l'avoit inventée, la circulation de leurs écrits n'éprouva aucun obs-

tacle. Il n'en fut pas de même des écrits de ceux qui combattoient ce nouveau dogme ; leurs raisons furent appellées libelles. Si l'on ne chercha pas leur personne, ce fut par un reste de vergogne : mais , quand à leur défense , on prit tous les moyens que fournissoit le pouvoir pour la supprimer. Cependant la grande élection où devoient être choisis les ministres du grand pillage fut ordonnée. Par une suite du réglemeut qui la dirigeoit, ceux qui les commettoient, non contents de la force du nombre, s'attachoient à faire tomber leur choix sur les plus robustes ; en même-temps qu'ils ne permirent à leurs adversaires , destinés à agir sur la défensive , de ne porter le leur que sur les plus frêles & les plus fluets, ou sur ceux que la promesse de les admettre au partage avoit engagés d'avance à lâcher prise dès la première attaque. Il étoit naturel que cette disposition des choses , devant

entraîner la spoliation des *Magnats*, des *Bonzes*, des *Grands Chicuniers*, de l'Empereur lui-même, trouvât des oppositions. Aussi produisit-elle des scènes orageuses, toujours fomentées par les écrits; même des brigandages en miniature, excités à prix d'argent, & qui, malgré la juste terreur qu'ils inspirerent pour le moment, n'étoient cependant que de légères esquisses de ceux qui devoient suivre.

*Philippinaccio*, revenu de son exil, participa à l'activité générale : il se distingua parmi les controversistes, à la vérité non par lui-même, mais par le ministère de quelques-uns de ces Ecrivains faméliques qui avoient aidé *Madame le Gouverneur* à usurper une réputation littéraire, en lui cédant pour quelques écus les diverses rapsodies auxquelles elle a affiché son nom. Entre autres articles, par lui stipulés, pour composer le *Palladium* de la liberté *Cochinchinoise*, l'ad-

mission du divorce fut un des plus surprenants de sa part ; à moins qu'un juste retour sur lui-même, le rendant sensible au dégoût mérité qu'il devoit inspirer à sa vertueuse Princesse, il ne voulût lui ménager cette ressource, pour rompre une union aussi monstrueuse que la sienne avec lui. Il ne borna cependant pas là ses efforts ; car il affecta plus que jamais le patriotisme, ouvrant son palais à tous les mécontents sous quelque dénomination qu'ils fussent ; & il étoit probable que, par la tournure que prenoient alors les choses, elles en viendroient à quelque éclat où il pourroit se montrer chef de parti. En conséquence, il fit distribuer sous main, des sommes considérables, employées à corrompre les gardes *Cochinchinoises*. Celles-ci étant en possession particulière de la garde de l'Empereur, leur exemple ne pouvoit manquer d'influer sur le reste de l'armée qu'il frappoit, par ce moyen, d'une pa-

ralysie générale. Ce plan honnête ainsi conçu, tous les cabarets & les bouchons des environs de *Pharis* reçurent des remises suffisantes pour abreuver ces malheureux en qui on vouloit étouffer la voix du devoir. Pendant ces entrefaites, le temps où *la cohue générale* devoit être mise en possession de son arene, approchoit. *L'Iroquois* en fit l'ouverture sous les yeux de l'Empereur, & dans une longue harangue aussi lourdement rédigée qu'ennuyeuse, il fit modestement son propre éloge, sous le prétexte d'exposer à ses auditeurs les matieres dont ils devoient s'occuper. Ceux qui virent le but de cette tur-lupinade, inspirée par la vanité la plus impudente, & qui avoient le jugement assez sain pour y démêler les semences de discorde dont son auteur avoit eu soin de Passaisonner, ne purent retenir leur juste horreur à la vue d'une semblable insolence. L'Empereur, à qui on laissa en cette oc-

cas on parler un langage de Souverain, qui devoit sous peu être remplacé par celui de la supplication, se retira dans son palais, après avoir installé ceux qui devoient l'en chasser, sans même s'apercevoir du personnage secondaire qu'on venoit de lui faire jouer. Soit que l'idée d'avoir agi, encore une fois, d'après le desir de ses peuples, le rassurât sur leur loyauté; soit que les limites de ses vues l'empêchassent d'apercevoir les conséquences de sa démarche, il s'en retourna enchanté, laissant les douze cents maîtres qu'il venoit de se donner, régler entr'eux quelques articles insignifiants d'un cérémonial, léger en apparence, mais dont les suites prouverent, qu'il n'est pas de si petit principe qui ne contienne dans son sein de très-grands résultats. Le jour qui suivit celui où l'Empereur avoit si pompeusement abdiqué l'Empire, les douze cents Monarques commencerent à se diviser. Les *Ma-*

*gnats* & les *Bonzes*, chacun de leur côté, procéderaient à l'examen des cédulés respectives, en vertu desquelles ils venoient réclamer leur part de cette autorité, prête à échapper à l'Empereur, laissant les *Vilains* faire de leur part la même opération à leur manière. Ces derniers, qui brûloient d'envie d'en venir aux mains avec leurs rivaux, prétendirent qu'ils avoient le droit d'éclairer ce travail. En conséquence, ils sommerent les deux sections absentes à se réunir à eux, ou plutôt à comparoitre, pour subir le sort qu'il plairoit de leur imposer. Les *Magnats* & les *Bonzes* se refuserent à cette demande : mais, un parti formé par *Philippinaccio* parmi les premiers, & un autre beaucoup plus nombreux parmi les seconds, affoiblirent la force des opposants, tandis que celle des *Vilains* s'accroissoit autant par leur propre union que par les divisions de leurs adversaires. Quelque trivial que ce point dût



pâroître en lui-même , les disputants se le contesterent avec un acharnement égal. L'intervention du Ministre & celle de l'Empereur furent demandées & obtenues , sans amener la soncorde. Cependant les *Vilains* , irrités de ce que par cette première résistance , on les empêchoit de marcher vers cette longue suite de triomphes qu'ils regardoient comme devoir résulter de celui-ci , en vinrent à un procédé désespéré. Ils recoururent , pour forcer leurs antagonistes dans leurs retranchements , à un de ces raisonnements qui , par l'extrême incongruité entre les prémisses & la conclusion , ont quelquefois un effet plus abasourdissant que ceux de la logique la plus exacte. Ils prononcèrent donc qu'un tout , composé d'une certaine quantité de parties intégrantes , ne pouvoit cesser d'être entier par l'absence d'un petit nombre de ses parties. En vertu de ce raisonnement , duquel un Mathématicien aura

peut-être l'incivilité d'appeller, ce corps partiel de législateurs *Cochinchinois*, déclara qu'en eux résidoit la nation; & comme la nouveauté de cette constitution avoit besoin d'un terme nouveau pour la désigner, l'ancien nom des assemblées de la nation fut rejeté, & remplacé par celui de *Pétaudière nationale*, qui nous servira désormais à désigner le grand conseil des sages *Cochinchinois*,

Cependant, les *Magnats* & les *Bonzes*, désaffectionnés à leur ordre, n'avoient pas encore osé déferter: mais la sublimité du raisonnement que nous avons rapporté plus haut, les détermina irrévocablement. Ils craignirent, en tardant d'avantage, de ne pas avoir leur part de la gloire que promettoit la profondeur de la Dialectique des Sénateurs de la *Cochinchine*. On vit donc arriver des nuées, composées de *Bonzes* du second rang; & bientôt après, quarante sept *Magnats*, conduits comme

en triomphe par le radieux *Philippinaccio*, firent leur entrée, & vinrent prendre leurs sieges parmi ces Législateurs suprêmes. Cette démarche qu'on n'avoit pas prévue, dérangeré tous les calculs. Le Conseil de l'Empereur, quelque inhabiles que fussent ceux dont il étoit composé, vit bien alors que c'en étoit fait de l'autorité impériale, si l'on ne faisoit un nouvel effort pour la conserver. On arrêta donc, qu'il falloit renvoyer l'Empereur, accompagné de tout l'appareil du pouvoir, parmi ces usurpateurs de la puissance suprême, à l'effet de les intimider. En conséquence de cette délibération, il y alla, & il parla encore une fois le langage d'un Souverain, dans cette assemblée qui avoit déjà tout préparé pour l'y ramener sous peu implorer sa protection & sa miséricorde. Sans doute, il convenoit au Prince, en déployant sa puissance parmi des sujets factieux, d'éloigner le Ministre

qui l'avoit réduit à cette extrémité & n'avoit usé de sa confiance que pour le réduire à une sorte de nullité. On adopta encore ce juste parti ; mais tous ces moyens ne firent qu'accumuler mortifications sur mortifications ; & ce ne fut pas assez pour le Monarque , de voir sa voix jadis respectée , devenue impuissante , & même sa personne presque abandonnée , par les gardes *Cochinchinoises* , aux fureurs de la populace qui commençoit déjà à se soulever. Dans cette extrémité , il fallut , pour se soustraire au danger qui le mençoit , ainsi que l'Impératrice , reprendre l'argent qu'on venoit d'écarter , & pour ainsi dire contracter l'obligation de se détracter de tout ce qu'il avoit fait de contraire au vœu de la *Pétaudière nationale*. Ce fut alors que l'on vit que , parmi toutes les sottises qu'on avoit faites , celle d'assembler la *Cohue générale* , dans le lieu même de la résidence de l'Empereur , n'étoit

pas une des moins considérables ; car le voisinage de cette ville qui n'est séparée que par quatre parasanges de celle de *Pharis*, établissoit un commerce non interrompu entre les *Pharisiens* & leurs Sénateurs factieux, à l'aide du quel les uns & les autres s'entretenoient réciproquement dans leur esprit de révolte. Une autre circonstance, non moins propre à fomenter ces troubles, étoit l'admission libre & indistincte de tous les *Cochinchinois* aux délibérations nationales. Cet usage, louable sans doute chez des peuples graves & assez familiarisés avec la liberté pour n'en pas confondre la jouissance avec l'abus, ne pouvoit être que très-dangereusement admis chez un peuple, dans un état de fermentation. Encore négligea-t-on de se ménager la ressource, sagement conservée par le Sénat des *Formosiens*, chez lesquels un Sénateur qui craint d'être interrompu dans ce qu'il a dessein de pro-

poser, a le droit de faire fortir les étrangers. Aussi cette démarche, au lieu d'inspirer aucun sentiment de respect pour les législateurs, ne servit qu'à étouffer la liberté des opinions ; car, si l'on excepte ceux qui favorisoient les prétentions extravagantes du peuple, tous les opposants, quelque modération qui regnât dans leurs avis, étoient sûrs d'être hués, honnis, sifflés, jusqu'à ce qu'ils eussent pris le parti du silence. Je laisse au Lecteur à découvrir les causes, & reviens à la narration des faits.

On a donc vu l'Empereur remis par la violence sous la tutelle de l'*Iroquois*, & prêt à être massacré pour avoir voulu s'y soustraire. On imaginera sans peine que cette soumission forcée ne pouvoit qu'être fort désagréable, & ne devoit durer qu'autant qu'on n'en pourroit secouer le joug. On songea donc aux moyens de la faire cesser : mais il falloit agir avec assez de prudence, pour ne se

pàs laisser deviner. Les troubles excités dans *Pharis* par la disette des comestibles les plus nécessaires, par les abondantes distributions pécuniaires de *Philippinaccio*, par les pamphlets séditieux, diffamatoires & incendiaires des Ecrivains aux gages de ce Prince malfaisant, de son instigatrice, & de l'*Iroquois*, avoient causé des brigandages, vraiment horribles, dans cette capitale. Sous le prétexte raisonnable de les empêcher de se renouveler, l'Empereur, ou plutôt son Conseil, opina à ce que l'on fit approcher un petit corps d'armée, aux portes même de la métropole de l'Empire. On fit donc filer environ quinze mille hommes dans les villages voisins de *Pharis*, avec tout l'équipement nécessaire, non pour exterminer, mais pour intimider des citadins peu familiarisés avec l'art de détruire. On nomma en même-temps, pour commander cette petite armée, le plus habile Général de

la *Cochinchine*, afin de rendre ces dispositions plus imposantes. Ce chef étoit trop versé dans l'art de la guerre, pour ne pas voir l'insuffisance de tous ces préparatifs belliqueux ; néanmoins son attachement pour l'Empereur lui fit imprudemment partager la sécurité du Conseil Impérial, & il consentit à courir le risque de compromettre les lauriers dont il s'étoit couvert au service de l'Empire, en acceptant le commandement de cette expédition. Comme des bruits divers, & très-éloignés de la vérité, ont couru sur les événements que je vais bientôt raconter, je dois, avant de passer outre, offrir au Lecteur un petit nombre de réflexions qui, j'espère, pourront contribuer à lui faire prendre une opinion à lui, indépendante des récits partiels qui ont circulé jusqu'à présent. Je ne me flatte cependant pas, d'après les couleurs horribles qui ont été jettées sur les faits, de faire cesser



toutes les préventions , en me renfermant dans les bornes de la vérité la plus scrupuleuse. Mais un Lecteur candide qui aura abjuré les siennes, au point d'accorder une larme de pitié à la Majesté dégradée & avilie, me fera chérir mon travail, & m'élèvera au-dessus des clameurs de ceux dont j'essaye de confondre l'imposture.

Je commencerai donc par dire, quelque calomnie que l'on ait versée sur la conduite de l'Empereur, en cette occasion, elle fut celle d'un vrai pere qui, provoqué par des enfants ingrats, fait vœu de déployer contre eux toute la rigueur du plus sévère ressentiment, tandis qu'au-milieu même de sa colere, il procede avec une circonspection indulgente, au point de négliger de se tenir sur ses gardes contre leur ingratitude & leur perversité. En effet, cet appareil si terrible & dirigé par un génie si hostile, en quoi consistoit-il ? en

une petite armée, assez mal pourvue, envoyée dans le voisinage d'une ville qui, comme on le savoit bien, pouvoit l'accabler par le nombre de ses habitants; les postes les plus importants, si l'on avoit eu réellement dessein d'agir avec violence, entièrement négligés & laissés absolument sans aucun moyen de défense; des conciliabules & des assemblées tumultueuses, où l'on proposoit & adoptoit les mesures les plus séditieuses, tenus dans les rues & dans les carrefours, sans la moindre tentative de les réprimer avec cette même armée; la discipline en étoit même si négligée, qu'on laissoit une partie de ces soldats, appelés pour contenir l'effervescence, assister à ses consistoires, présidés par l'esprit de révolte le plus décidé. Si l'on examine sa composition, on verra que les *Volans* dont *Philippinaccio* étoit le Colonel-Général, lui donnoient sur elle une assez grande influence, bien propre à

à traverser les opérations auxquelles on pourroit vouloir l'employer. En vain les Ecrivains populaires exagéreront-ils l'état des machines homicides qui devoient être employées à la grande destruction prétendue méditée ; ils ne pourront la persuader qu'à des rebelles comme eux, à qui le besoin de donner quelques couleurs à leurs attentats, ne laisse aucune délicatesse dans le choix de celles qu'ils emploient.

En effet, est-ce donc ainsi qu'on dirige un plan d'opérations offensives ? le but même d'établir par force le calme dans cette capitale turbulente, pouvoit-il s'obtenir par des pareils moyens ? N'y feroit-on pas infiniment mieux parvenu, si, au lieu de tenir ces quinze mille hommes aux portes de *Pharis*, on les avoit fait entrer dans la ville, & que campés dans les places publiques on les eût astreints à la discipline du service, sans les laisser communiquer

D

avec les habitants ? Des patrouilles continuelles, avec ordre positif de dissiper toute sorte d'attroupements, & en cas de résistance, la moindre sévérité exercée avec énergie, eussent évité les scènes horribles que je vais bientôt rapporter. Qui, dussent tous les démagogues & leurs adhérents m'accabler de leurs malédictions, je soutiendrai que le but du Gouvernement fut de faire beaucoup de peur, & point de mal ; en quoi peut-être a-t-il eu tort. . . . Mais je laisse au Lecteur à tirer la suite des conclusions, & reprends la chaîne des événements.

Les procédés violents de la *Pétai-dière nationale*, n'étoient plus arrêtés par aucune considération depuis la réunion complète des trois ordres, suite de cette réunion partielle que nous avons rapportée. Le Conseil Impérial qui avoit vu que le développement verbal d'une autorité évidemment pas assez ferme, ni assez secon-

dée pour agir tout de bon, n'avoit servi qu'à la compromettre, laissoit les factieux opérer à leur maniere. Il se promettoit néanmoins de revenir sur leurs opérations, lorsque le petit corps d'armée aux portes de *Pharis* seroit assez renforcé pour retenir les *Pharisiens* dans leurs murs & les empêcher de venir inonder la ville impériale. C'étoit alors qu'on pourroit secouer la chaîne de l'insolent *Iroquois* qui narguoit impudemment son Maître, & congédier ce troupeau factieux dont l'œil mesuroit déjà si la largeur du trône pourroit lui permettre de s'y asseoir en entier, bien déterminé à le renverser si la chose n'étoit pas praticable. Ceux-ci n'étoient cependant pas assez simples, pour ne pas prévoir le coup; ils pressentirent qu'on se dispoit à les congédier, & pour rendre le dessein de l'Empereur odieux, ils firent publier par-tout, qu'il n'étoit pas moindre que de forcer leurs délibé-

rations & de les contraindre à main armée , de trahir les intérêts de leurs commettants. Il se forma dans *Pharis* mille assemblées tumultueuses , qui toutes ont leurs Cicérons invectivants contre *Catilina* ; mais le chef-lieu d'où les mesures les plus violentes étoient ensuite adoptées par tous ces petits conciliabules , étoit le palais même de *Philippinaccio* ; & son jardin spacieux où mille cercles à la fois régissoient l'Empire , arrêtoient des opérations guerrières , & où des harangueurs sans souliers , sans bas & presque sans culottes , prenoient sous leur protection ceux contre lesquels l'Empereur avoit laissé entrevoir quelque déplaisir. Une douzaine de soldats de la garde *Cochinchinoise* avoient , les uns par bassesse , les autres par infraction de discipline , encouru l'animadversion du corps ; au-lieu de réclamer la clémence du Souverain , ils font présenter leur supplique à un de ces déguenillés ; prétendent qu'ils

souffrent pour avoir refusé d'opposer la force à la canaille, lorsqu'elle insulta la personne sacrée de l'Empereur. Aussi-tôt mille voix crient à l'oppression; on jure la délivrance des opprimés; on part, on brise la prison, on les délivre, & on les amène en triomphe dans ce nouveau *Pandémonium*, d'où nulle force ensuite ne put les arracher. Ainsi on soustrait à un juste châtement des scélérats, tandis que, à-peu-près un an avant, on avoit laissé arracher avec violence, du sanctuaire même de la justice où ils s'étoient réfugiés, deux Magistrats *Cochinchinois*, exposant leur personne pour la défense, du moins apparente, de ce même peuple. Ce qui paroît incroyable, c'est qu'il fallut encore fermer les yeux sur cet affront, & que ceux qui en furent les auteurs, ainsi que leurs agents, par l'intervention de la *Pétaudière nationale*, obtinrent tous un égal pardon du Souverain.

Cependant, cette même *Pétaudiers* *Nationale*, feignant d'éprouver les mêmes craintes qu'elle avoit répandues par-tout, follicitoit l'Empereur d'éloigner ses troupes. En vain il lui offrit pour la raffurer de la transférer, ainsi que lui-même, à une distance fuffifante. L'impossibilité dans laquelle elle eut alors été de fe prévaloir de la force de la canaille & de communiquer avec elle, lui fit refuser cette offre. Les motifs de ce refus de tout tempérament, étoient fi vifibles qu'ils exigeoient l'effort le plus prompt poffible. Les deux partis fentirent bien auffi que le fuccès feroit pour celui qui gagneroit l'autre de vîteffe. Tout n'étoit peut-être pas prêt du côté de celui de l'Empereur, mais le délai devenoit de plus en plus dangereux. En conféquence, on comença par licencier l'*Iroquois*, lui enjoignant de faire retraite de la manière la plus filencieufe poffible. L'autorité une fois débarrassée de cet agent



mal-adroit, il est probable qu'elle se proposoit aussi de congédier la *Pétandière nationale*, sauf à la reconvoquer ensuite, & à l'organiser selon les anciennes formes qui la rendroient moins tumultueuse. Cette opération ne put cependant se conduire d'une manière si secrète qu'elle ne fût devinée par ceux qui avoient intérêt de s'y opposer. Aussi ne manquèrent-ils pas de la divulguer; mais la représenter telle qu'on la méditoit, n'auroit peut-être pas produit ce degré de fermentation qu'on avoit résolu d'occasionner. On arrêta donc de la couvrir de couleurs propres à soulever tous les esprits. En conséquence de cette résolution, le jour pris pour l'exécuter, on vit arriver à *Pharis* divers exprès, soi-disants venants de la résidence Impériale, avec la nouvelle d'une conspiration formée contre la *Pétandière nationale*, dont soixante & dix membres étoient déjà plongés dans des forteresses, & dont

le reste étoient destinés à un sort plus affreux, s'ils s'obstinoient à résister aux volontés de l'Empereur, le lieu de leur assemblée ayant été miné, & le projet étant de le faire sauter, en cas de défobéissance. C'est sur-tout dans le palais de *Philippinaccio* que ces nouvelles infernales, enfantées par la calomnie la plus atroce, se débitoient, aggravées d'une foule d'autres détails non moins diaboliques; tels que le foudroyement résolu de la capitale dont le pillage devoit être donné aux soldats, &c. &c. Ces informations produisirent l'effet désiré sur la canaille, car les honnêtes gens ne purent ajouter foi à un pareil tissu d'atrocités aussi monstrueuses & aussi absurdes; tous les crânes fermentent; on crie aux armes; la canaille se répand dans tous les quartiers de la ville, enfonçant toutes les maisons où elle espère trouver de quoi s'armer; arrache même les épées des passants, ou les

force de marcher avec elle , & de prendre les livrées de la rébellion. Jusqu'alors les troupes étoient restées inactives ; mais le tumulte devenant de plus en plus allarmant , & la foule paroissant vouloir se porter vers la résidence Impériale , elles furent obligées de paroître pour tâcher de contenir ce torrent dans quelques bornes. Telle fut l'occasion qui d'abord les fit sortir de leur repos ; & elles ne tarderent pas à se voir contraintes d'agir sur la défensive. Un déluge de pierres lancées contre quelques détachements qui étoient accourus , les fait sortir de la modération dont on leur avoit fait une loi. Quoique leur résistance ait été l'objet des censures les plus calomnieuses , du moins est-il vrai de dire qu'elle retarda pour lors l'esclavage dans lequel la Famille Impériale est tombée depuis.

Cette troupe de bandits & d'affassins se trouvant donc repoussée dans la capitale , & n'osant encore essayer

d'en forcer la sortie, se contenta, pendant les premières vingt-quatre heures, de faire parade dans les rues, & de menacer les citoyens qui n'arboreroient pas l'étendard de la révolte. Cependant la bourgeoisie commence à trembler, pour sa propriété, à la vue de cette foule de brigands en armes. C'étoit précisément l'état des choses que les artisans de cette œuvre d'iniquité vouloient amener; car tant que l'insurrection ne seroit que dans la classe la plus méprisable, on ne pouvoit se tenir assuré de rien. C'est pourquoi on dépêche des émissaires d'une meilleure apparence, qui exagèrent encore le danger. On sonne l'allarme dans toutes les pagodes où l'on se rend en foules tumultueuses. Enfin, le citoyen consent à s'armer, non contre l'autorité du Souverain, car on avoit eu soin de se procurer son agrément à cet effet, mais contre les bandits. Une preuve, sans doute incontestable, des intentions

innocentes de l'Empereur, c'est la facilité avec laquelle il consentit à cet armement des bourgeois, lorsque la nouvelle de ces commotions lui parvint. Ce consentement fut même de si bonne foi, qu'un magasin d'armes considérable, confié à la garde d'un Officier-général de l'Empire, qui pouvoit être défendu par plus de six mille soldats invalides, & situé sous les yeux même de cette armée tant redoutée, est livré sans la moindre résistance à ces citadins qui viennent paisiblement un à un s'en munir, sans autre danger que celui de s'étouffer les uns les autres par leur trop d'empressement à piller cet arsenal. Néanmoins, tel est l'aveuglement où le peuple est tombé, qu'il regarde comme conquête ce qu'il doit à une concession volontaire. Enhardi par un tel succès, il brûle d'en obtenir un autre avec les armes que le Prince lui a prêtées pour sa défense. —

La ville de *Pharis* avoit à une de ses extrémités un fort imprenable, même après six mois d'un siege formé par l'armée la mieux disciplinée & la plus versée dans la science de l'attaque des places, s'il avoit été suffisamment pourvu des moyens de le défendre; dans le cas même des intentions exterminatrices, dont on disoit la Cour Impériale possédée, il eût été de la plus grande importance. Car, par sa position, il auroit pu, à l'aide de peu de bras, foudroyer au moins la moitié de la ville; de sorte que l'armée agissant de concert, n'en auroit vraiment eu qu'à son aise, de faire un amas de ruines de cette capitale. Ce Fort, appelé le *Redouté*, avoit autrefois servi à protéger cette Métropole *Cochinoise* contre les attaques étrangères. Mais depuis que les limites de l'Empire, par leur reculement, ne laissoient plus appréhender d'invasions extérieures, il avoit été entiè-

rement négligé. Il ne servoit plus qu'à séquestrer de la société quelques individus nuisibles, que, par bonté, le Souverain soustrayoit quelquefois aux châtimens qu'ils avoient mérités. Il est vrai que quelquefois il avoit été un moyen d'oppression dans les mains des Empereurs précédents; & la justice surprise du Souverain actuel y avoit pareillement, en quelques occasions, confiné des sujets sur le compte desquels on l'avoit déçu. Cependant ces coups d'une sévérité arbitraire, en général, avoient été aussi-tôt réparés; & l'on doit cette justice à ce Prince malheureux, qu'il usa le moins qu'il lui fut possible, de la faculté de punir. Quoi qu'il en soit, le *Fort redouté* étoit l'objet d'une juste horreur que nous ne prétendons pas de dissimuler; & loin d'en regretter la destruction, nous en ressentîmes la plus vive joie, tout en regrettant la manière violente dont il fut détruit.

Ce fut contre cette place que la cavaille alla diriger sa téméraire furie. Elle se porte donc en flots nombreux à cet endroit, & commence un plan d'attaque aussi extravagant qu'il fut heureux. Je me contenterai d'indiquer ce trait de la révolution, qui n'a rien qui le distingue que la folie qui l'a fait entreprendre, & l'insouciance dans laquelle le pouvoir s'étoit tenu de ce côté. En effet, cet exploit si vanté par les *Cochinchinois*, & sur-tout par les *Pharisiens*, se borne à s'être rendu maîtres d'une place gardée par un fantôme de garnison composée de quatre-vingt-six soldats infirmes & sexagénaires; tandis que son seul parapet auroit exigé un cordon de huit cents hommes, pour être suffisamment défendu. Il n'est donc pas surprenant que la multitude qui s'y porta, & contre qui l'on agit encore avec ménagement, ait pu emporter cette place sans avoir fait la moindre breche.



Je dois ici , m'étant fait historien de ces transactions , laver la mémoire d'une victime de la rage populaire , qui , bien que digne de mort pour avoir si mal défendu une place qui lui avoit été confiée par son Maître , indépendemment de la barbarie avec laquelle il a été traité , a encore été l'objet d'une calomnie atroce. Témoin oculaire de ces faits , je dirai donc qu'il est faux , que ce malheureux ait foudroyé d'une manière perfide ses concitoyens , après les avoir attiré dans sa forteresse. Cét événement , altéré de la manière la plus grossière par le récit de ses assassins , lorsqu'il sera mieux connu , couvrira ses auteurs d'un juste opprobre. Un parti de rebelles , les plus pusillanimes , s'étant emparés des emplois de la municipalité , comme les exposant d'une manière moins immédiate , firent demander au Gouverneur du *Fort redouté* d'entrer en pourparler avec eux , par le moyen d'une députation.

Celui-ci , convaincu de la possibilité où l'on étoit de le forcer , eu égard à la foiblesse de sa garnison , consentit à recevoir ces Députés qui s'achémient sans mystere vers le lieu de leur destination. Ils se présentent donc devant la place dont on baisse les ponts pour les recevoir : aussi-tôt , une foule d'hommes armés , dont les uns avoient suivi les Députés , & les autres les avoient devancé , se précipitent avec eux en si grand nombre , que le Gouverneur se voyant ainsi forcé , dans un moment où il croit n'avoir à traiter qu'avec des parlementaires , fit sur le champ relever les ponts. Jusques-là on n'en étoit pas encore venu aux coups ; mais les infirmes séxagenaires , rangés sur la plate forme , furent apperçus par la canaille qui avoit pénétré dans les cours ; incontinent , comme elle brûloit d'entrer en action , elle commence à les fusiller , & les contraint à se défendre. C'est ainsi que l'on a tourné en per-

fidie , une juste défense à laquelle le Gouverneur n'eut d'autre part que de ne pas s'être laissé forcer. Je quitte le récit de cette journée sanglante , & passerai par-dessus toutes les horreurs qu'elle éclaira , pour ne pas trop soulever la sensibilité du Lecteurs à qui la gaieté avec laquelle elles furent exercées , ne pourroit que les rendre encore plus exécra-  
bles.

Un tableau , plus touchant sans doute , c'est la consternation de ces citoyens , amis de la paix , qui , sans d'autres motifs que la défense réelle de leurs foyers , menacés par des brigands , s'étoient armés la veille , de l'aveu même du Prince , & qui cependant se trouvoient en rébellion ouverte contre lui sans pouvoir reculer , ni se plaindre de l'erreur dans laquelle on les avoit plongés. Il ne falloit pas laisser appercevoir le moindre penchant à la modération. La plus légère improbation de tous ces

procédés violents, ou seulement le desir manifeste de vouloir cesser d'y prendre part, eut infailliblement conduit à la lanterne; maniere nouvellement adoptée par les *Cochinchinois* de se défaire de ceux qui leur devenoient suspects, & laquelle ils trouvoient infiniment récréative. Assurément, le sort de ces malheureux citoyens eut été terrible, si le Gouvernement ferme avoit eu les moyens de punir; car il n'auroit jamais pu le faire d'une maniere trop éclatante; & quelque'eussent été les fureurs auxquelles il se fût livré, elles étoient toutes justifiées par les actes de ce jour horrible. Il fut donc heureux pour la cause de l'humanité, que les mesures prises pour lui ôter ces moyens, aient eu un plein succès. Il est vrai que l'on ne négligea rien pour se l'assurer. Par le honteux abandon de leur devoir, les *gardes Cochinchinoises*, dont le nom fera à jamais un reproche ignoble pour tout mili-

taire vil, lâche & méprisable ; s'étant faits casser ignominieusement, ils avoient maintenant tourné leurs armes de la maniere la plus ouverte contre leur auguste Maître, & s'étoient mêlés aux révoltés. Ce n'étoit cependant pas tout. La petite armée dont on a parlé, étoit en proie à la désertion ; on en voyoit à tout moment arriver des pelotons avec armes & bagages ; les fantassins apportèrent jusques à leurs tentes, & les cavaliers tout montés, venoient offrir leurs services, si souverains, étoit l'effet des largesses de *Philippinaccio* & de ses associés dans ce mystere d'iniquité.

Cependant la nouvelle de tout ce désordre parvient à l'Empereur qui en prend l'effroi, & à la *Pétaudiere nationale* qui, bien qu'elle y dût être préparée, joue néanmoins l'étonnement. Si la moindre loyauté avoit habité dans le sein de ceux qui la composoient, c'étoit l'instant de la

montrer, en volant auprès du Prince, pour lui servir de rempart contre toute insulte, ou mourir sous ses yeux. Une telle conduite, en leur méritant le respect & l'estime des deux partis, les auroit rendus les augustes arbitres de cette contestation, entre le peuple & le Prince; de plus, ils eussent prévenu l'anarchie qui, depuis, a désolé l'Empire; & toutes les concessions, obtenues de l'Empereur, eussent posé sur la base solide d'un libre consentement de sa part, ou du moins qui n'eût cédé à d'autre force qu'à celle d'une juste reconnaissance. C'est alors qu'on eût vu, d'un côté la modération, & de l'autre une bienveillance facile, discuter les intérêts d'un grand peuple dont le bonheur inébranlable eût été le résultat dans cette discussion, où les parties contractantes, semblables à des Dieux, se fussent occupées d'enchaîner à jamais la discorde, & d'assurer la félicité des mortels. Mais on ne pou-

voit pas raisonnablement attendre une telle conduite d'un amas d'intrigants dont la plus part étoient les artisans de ce cahos , & parmi lesquels chacun dévorait déjà des yeux la portion de pouvoir qu'il brûloit de s'arroger. Au-lieu donc de procéder d'une manière si sage , ils reprennent froidement leurs délibérations oiseuses. Elles sont cependant interrompues par l'arrivée de l'Empereur qui s'étoit rendu au-lieu de leur assemblée , à pied & sans aucun autre cortège que les deux supports latéraux de sa famille. Nos Sénateurs impassibles écoutent , avec une insolence orgueilleuse , la Majesté suppliante & cherchant un refuge dans leur sein. Aussitôt , au lieu de consulter sur les moyens de soustraire l'Empereur à toute humiliation & à tout danger , ils députent , à *Pharis* , une douzaine de leurs membres , non pour appaiser le tumulte , mais pour promettre aux rebelles , de leur amener , le

jour suivant, ce malheureux Prince en triomphe. Cette nouvelle étoit trop agréable, pour ne pas valoir une récompense à ceux qui s'en étoient chargés. Aussi le *Capitan* dont nous avons déjà eu occasion de parler, & qui ne manquoit jamais l'occasion de se mettre en-avant, obtint-il, par acclamation, le titre de *Chef des Satellites nationaux*; & un autre d'entre ces messagers fut pourvu de la dignité de *Sénior* de la capitale; l'Officier qui occupoit cet emploi, ayant payé de sa vie, sa loyauté envers son Prince. Le courant des idées prit alors une autre direction. La crainte d'une juste vengeance de la part de l'Empereur, fit place à d'autres sentimens. Ce ne furent pas ceux de l'amour & du respect, mais d'un souverain mépris. On ne s'occupe qu'à chercher une maniere de rendre l'entrée de l'Empereur plus terrible & plus humiliante. Chacun veut avoir l'avantage d'inventer quelque surcroît



d'opprobre ; les uns prétendent que l'usage de son char lui soit interdit dès qu'il sera sur le territoire de la capitale ; d'autres veulent qu'il s'y rende à pied & tête nue ; ceux qui montrent le plus de pitié , font d'avis de lui accorder l'usage d'un cheval ; mais tous s'accordent , que le plus vil de ses sujets doit pouvoir se repaître à loisir de sa confusion. Plusieurs des Officiers de la municipalité opinèrent , pour faire de cette malheureuse circonstance une espece de fête *maçonnique* , & furent d'avis de ne le laisser monter à la maison de ville , qu'en passant sous une voûte d'épées croisées. Malheur à quiconque n'est pas animé du même esprit ! *la fatale lanterne* est toute prête ; elle attend sa proie. L'Historien même de ces transactions a failli d'en faire la triste expérience de la maniere suivante : Dans un de ces moments où la liberté étoit le grand mot , & où les langues , en effet , étoient libres :

de se livrer aux propos , je ne dirai pas les plus séditieux , mais les plus régicides , il conversoit avec quelques amis intimes sur les événements du jour , dans une maison publique de *Pharis*. On lui apprit l'entrée projetée de l'Empereur , qui alors étoit la grande nouvelle du moment. Comme il ne concevoit guere , non plus que quelques autres personnes , que les *sages* de la *Cochinchine* voulussent ainsi exposer le Souverain au milieu d'une ville sans ordre , il témoigna la plus grande incrédulité ; quelqu'un qui n'étoit pas plus crédule , dit : *Eh ! que viendrait-il faire ? ... Apparemment* , répondit l'Écrivain de ce précis , *qu'il vient lui-même nous prononcer notre pardon général*. Aussi-tôt un cri unanime s'éleve , de la part de ceux qui n'étoient pas de sa compagnie : *à la lanterne ; il faut le pendre* , en même-temps qu'ils se mettent en devoir de se saisir de lui ; & la sentence auroit été infailliblement mise

mise en exécution , si ses amis n'eussent couvert sa retraite que l'hôte de la maison lui facilita par une porte de derriere. On se seroit interdit le récit de cette anecdote , bien petite sans doute pour figurer parmi tant de grands événements , si elle n'avoit paru un moyen de plus , pour mettre le Lecteur à portée de juger de l'esprit qui dominoit alors. —

Cependant l'entrée de l'Empereur fut différée d'un jour , parce qu'il avoit fallu en régler les préparatifs & le cérémonial. Ce soin fut remis au nouveau *Sénior de Pharis* , aidé du Conseil municipal , & des Députés des soixante *Tripots* ou *Distriks* qui s'étoient partagé entr'eux l'autorité absolue dans la capitale , dès les premiers instants du désordre. Enfin , il arriva ce jour tant attendu , à la grande terreur des gens de bien ; en effet , les premiers instants n'offrirent que des présages sinistres , & laissoient dans le plus grand doute ,

E

s'il seroit un jour de joie ou de deuil. Les clochers de toutes les pagodes l'annoncerent par une allarme générale ; les instruments guerriers se font entendre dans toutes les rues ; trois cents cinquante mille hommes paroissent en armes ; les machines foudroyantes sont transportées d'un côté à l'autre , & récelent déjà dans leurs flancs les germes de mille morts ; la terreur ou l'intrépidité qui défie la fureur des combats , est empreinte sur tous les visages ; on parle de découvertes faites pendant la nuit, de trames.... de surprises méditées.... d'attaques qui doivent être formées contre la ville par les troupes de l'Empereur. C'est un traître.... un perfide.... Le Prince *Philippinaccio* est seul digne de régir l'Empire dont il est le Sauveur. Déjà plus de soixante dix mille hommes portent les couleurs , & entre autres *les Gardes Cochinchinoises* & tous les autres soldats déserteurs de leurs drapeaux.

Les *Volants* rodent autour des murs. Plusieurs personnes s'écrient, qu'il faut le nommer Régent de l'Empereur; d'autres veulent que ce dernier soit dépossédé tout-à-fait pour mettre l'idole du jour à sa place. Enfin, la pompe guerrière se met en marche; elle est ouverte par les *Gardes Cochinchinoïses* qui conduisant leurs canons, tenant en main la mèche allumée, avec l'habit du Prince qui les a cassés, & avec tout l'attirail qu'ils auroient pour marcher à l'ennemi, vont s'emparer des premiers postes par où il doit passer, à leur suite vient une multitude d'hommes, habillés de toutes couleurs, armés de toutes manières; des *Bonzes*, des *Derviches* même, échappés à l'obscurité de leurs cellules, rappellent au spectateur, l'âne frappant le lion accablé de vieillesse. O vous! jadis si renommés par votre humanité & vos autres vertus, car je n'ose plus parler de cet amour de vos Mat-

tres, *Cochinchinois*, mes compatriotes, contre qui dirigez-vous toutes ces préparations guerrières? quel est l'ennemi que vous allez combattre? est-ce votre malheureux Empereur? hélas! le voici qui s'approche. Une autre bande de *Satellites*, sans respect ni pitié, vous l'amène, à la vérité non lié, non garrotté comme un criminel; mais escorté par la *Pétaudière nationale*; les Gardes de sa personne, démontés & sans armes, leurs chapeaux à la main, semblent vous prier d'épargner ses jours, eux qui jadis les auroient défendus avec l'effusion de tout leur sang. Ah! ne rejetez pas la prière de la valeur suppliante.

L'Empereur se présente aux portes de sa capitale où il est reçu par le *Sénior* qui lui en présente les clefs, avec l'air, non d'une fausse soumission, car il ne jugea pas à propos d'en emprunter le langage, mais bien avec celui du plus insolent triomphe & de la joie la plus maligne. Il a

l'impudence d'établir le rapprochement d'une autre entrée, faite par un des aïeux de l'Empereur, & de la sienne qui ne differe, lui dit-il, qu'en ce que le Prince alors y entra en vainqueur, tandis qu'en celle-ci, il y entre en vaincu. Le Lecteur observera que *le Sénior*, auteur de cette harangue avoit l'honneur d'être de trois Académies dont probablement il aura consulté tous les membres, car nous doutons très-fort qu'une tournure si humaine & si délicate ait pu s'offrir à un seul cerveau. Cependant, ce n'étoit-là que le prélude des mortifications, pour ne pas dire des périls de la journée. L'Empereur traverse une triple file de soldats, ou plutôt de sacripants, qui bordent les deux côtés de sa route. A peine est-il en vue d'une place que la flatterie a élevée à son aïeul, *un Cochinchinois*, chez qui l'ancien respect parle encore, a la témérité de lui donner l'ancien salut; c'étoit un vieillard; il

crie, *vive l'Empereur !* Aussi-tôt, le fer meurtrier d'un des *Satellites* rebelles brille sur sa tête, blanchie par les années, & sans l'intervention de quelques spectateurs que son âge foible intéresse, il auroit payé ce vœu loyal de sa vie. Il faut, lui dit-on, qu'il crie ; *vive le peuple ; vive la Pétaudière nationale.* On faisoit par intervalle des décharges de mousqueterie, comme par honneur ; mais plusieurs contenoient un plomb mortel. Effrayé des forfaits que ce jour sembloit présager, & ne voulant pas y avoir part, du moins en personne, j'obtins à prix d'argent une exemption du service militaire auquel j'avois été obligé de me soumettre. Libre de promener mes regards sur toute cette scène, je m'étois rendu avec un *Formosen* de mes amis, sur le lieu que je viens d'indiquer. Le char du Monarque étoit devant nous, quand nous entendîmes un coup de feu, parti de derrière, dont la balle alla se lo-



ger dans le sein d'une malheureuse spectatrice du côté opposé. Le mouvement progressif de la voiture de l'Empereur trompa sans doute la direction du coup qui alla frapper cette femme à qui sûrement il n'étoit pas destiné , & que nous vîmes expirer sur la place , dans les flots de son sang. Plusieurs de ces petites tentatives furent répétées , dans la même journée , & toutes heureusement avec aussi peu de succès.

Nous ne saurions cependant déguiser au Lecteur , que , d'après la face des choses , nous nous attendions à voir frapper de plus grands coups. Ce que nous avons raconté ci-devant , prouve assez que *Philippinaccio* n'avoit pas été aussi désintéressé dans son patriotisme , qu'il auroit bien voulu le persuader. L'homme qui avoit hautement déclaré dans un temps , qu'il préféroit un écu à l'estime publique , n'auroit certainement pas prodigué l'argent de son trésor , & celui qu'il

leva par des emprunts, chez l'étranger, pour établir un ordre de choses où il avoit tout à perdre. Il est donc indubitable que la moindre de ses espérances étoit une déclaration authentique de l'incapacité de l'Empereur, en conséquence de laquelle il pourroit parvenir à la Régence, sinon à la Couronne ; la dernière même auroit pu lui échoir dans ces instants de trouble, si, ayant une fois commencé à boire dans la coupe de l'ambition, il avoit eu l'intrépidité de risquer d'en avaler la lie. Avec une tête mieux organisée, il eût senti que ses premiers forfaits étoient d'une nature à le couvrir d'une ignominie ineffaçable, à moins que les portant à leur comble, il ne fût écrasé sous leur poids, ou ne forçât le succès à les couronner ; c'étoit même ce que les spectateurs, qui tiennent leur attention éveillée sur le grand drame de la vie humaine, avoient attendu de lui, lorsqu'ils l'avoient vu se charger du

rôle qu'il a pris ; mais il montra en cette occasion , comme en tant d'autres , qu'avec le desir sincere d'être un scélérat , il n'avoit reçu de la nature que les qualités nécessaires pour rester dans la classe de ceux qui n'inspirent que l'horreur , séparée de toute admiration.

La docilité avec laquelle l'Empereur , sur la résistance duquel *Philip-pinaccio* avoit compté , se rendit à ce que l'on voulut , déranging ses projets au point qu'il ne fut plus d'autres moyens de les suivre , que par des petits assassins gagés. Il étoit néanmoins une marche plus hardie , à laquelle on s'attendoit de sa part. Les dispositions défiantes & régicides des *Pharisiens* , n'y apportoit aucun obstacle ; les *Volants* , toujours aux portes lui en facilitoient l'exécution ; quelques sommes distribuées adroitement parmi ces soldats pillards , pour brûler une douzaine de cartouches de canon , & donner une fausse attaque

aux extrémités de la ville , lorsque l'Empereur étoit dans ses murs , lui auroient attiré cent mille bayonnettes dans le cœur , si elles avoient pu s'y loger. Dès cet instant , les *Cochinchinois* , universellement paricides , étoient obligés de changer l'ordre de la succession , pour n'avoir pas à redouter un vengeur dans le Prince qui parviendroit au trône ; & alors les prétendus services de *Philippinaccio* , la voix impérieuse des circonstances , dirigeoient tous les regards sur lui ; & il pouvoit , en acceptant la Couronne Impériale qui lui auroit infailliblement été offerte , avoir l'air de se laisser faire violence. Il est vrai que si , par quelque fatalité , cette opération avoit manqué , il falloit porter sa tête sur un échafaud ; mais il en avoit déjà encouru la honte par tant de crimes ignobles , qu'il pouvoit , sans trop de témérité , compter sur son bonheur , & risquer sa vie pour un forfait plus écla-

tant. Heureusement, rien de tout cela n'arriva. *Philippinaccio* se tint absent de cette grande scene ; & l'Empereur arriva, sans autre accident que des mortifications & de petits attentats formés en pure perte à la municipalité de *Pharis*, où, à la vérité, de plus grandes humiliations l'attendoient. La premiere qu'il eut à soutenir, fut d'être harangué par un certain *marand de St. Méry*, intrigant obscur, ardent à s'immiscer dans toutes les affaires embrouillées, où il avoit toujours l'adresse d'arranger les siennes sans être trop scrupuleux sur le choix des moyens. Cet homme méprisable, dont la bouche avoit été souillée par mille arrêts de mort, sollicités ou rendus dans une des colonies *Cochinchinoises*, contre des malheureux dont le grand forfait est d'être d'une autre couleur que ceux qui les oppriment, eut l'audace d'apostropher son Prince, qui fut ensuite forcé de prendre lui-même les

couleurs de la rébellion, & après s'en être décoré, de se faire voir, par une des fenêtres, à une populace immense, qui alors lui prodigua les applaudissements les plus insolents. Un tel opprobre auroit bien dû terminer cette journée humiliante : mais il falloit encore qu'il approuvât de sa bouche, les transactions ci-dessus racontées, en en reconnoissant la justice ; & à ce prix il eut, en descendant pour s'en retourner, l'honneur de recevoir le baiser de paix de la bouche infecte & avinée des *Goujonnières de Pharis*. Cette soumission de la part de l'Empereur auroit dû rétablir le calme & faire cesser toutes les horreurs & les massacres. Point du tout ; soit que ceux qui avoient rompu les digues du torrent de la fureur populaire, ne fussent plus comment les rétablir ; soit qu'ils voulussent profiter du désordre pour assouvir des vengeances particulières : le tumulte continua son train.

On ne vit que pillages de maisons incendiées , brigandages de toute espèce , assassins , emprisonnements , enfin l'anarchie se reproduisant sous mille formes nouvelles. Mais parmi toutes ces scènes dont le récit seul est effrayant , celle dont les *Pharisiens* se montrèrent le plus avides , c'étoit de trouver une proie quotidienne à leur chère *lanterne*. Plusieurs d'entre eux regrettoient de n'en pas avoir fait les honneurs à l'Empereur lui-même ; & pour se dédommager , ils se mirent à la recherche de tous ceux qui , dans ces derniers temps , avoient eu le malheur d'avoir part à sa confiance , ou de témoigner le moindre attachement à son auguste personne. La première victime qui leur tomba sous la main , après de vains efforts pour leur échapper , fut celui que l'Empereur avoit désigné pour successeur de l'*Iroquois* expulsé. — Quoique nous n'entendions pas nous ériger en panégyriste de ce malheureux

contre qui la voix publique, même dans des temps plus calme, s'étoit élevée, nous ne pouvons pas lui refuser une place dans ce récit, en conséquence des horribles gentilleses dont les facétieux *Cochinchinois* égayerent son trépas. Ce vieillard, sur le point, par son âge, d'achever sa carrière, sentant ce qu'il avoit à redouter, avoit fait courir le bruit de sa mort; & pour mieux le confirmer, ses obseques avoient été célébrées dans une de ses terres. Néanmoins, un serviteur perfide découvre l'innocente imposture. Un corps de *Satellites nationaux* se met en marche pour aller se saisir de sa personne; on le tient déjà; on lui fait faire, à pied & jambes nues, une douzaine de *parafanges* au milieu des outrages de la populace enragée; & lorsque l'excès de fatigue ralentit sa marche, on la ranima en lui flagellant les jambes avec des orties cueillies sur la route. Cependant, presque à l'entrée d'un



fauxbourg de la capitale , les forces lui manquent tout-à-fait , une soif brûlante le dévore , & crainte de l'y voir succomber , on l'abreuve de vinaigre. Malgré tant de cruautés , il comparoit devant ses juges prétendus ; mais à peine a-t-il ouvert la bouche pour sa défense qu'il est de nouveau livré aux *satellites* , qui le conduisent à la funeste *lanterne* ; on le pend ; la corde casse ; on le rattache. Un des spectateurs va dans ses entrailles palpitantes chercher son cœur qu'il dévore tout sanglant aux grands applaudissements de la multitude. Sa tête , séparée de son corps , est promenée par un détachement dans une partie de la ville ; tandis qu'un autre traîne son cadavre dans les boues , se livrant tous à la plus féroce allégresse. On pourroit se laisser surprendre par le dégoût de semblables atrocités. Eh bien ! il faut y joindre l'indécence que l'on appellera plaisanterie ; ( car en ces

tèmps affreux , l'état des mots n'est pas plus fixe que celui des hommes). Le cadavre , par son frottement sur le pavé , est bientôt déchiré en piéces ; les parties génitales se détachent les premières & sont recueillies avec avidité ; puis comme si , au-lieu d'un massacre , on célébroit une fête du Dieu des Jardins , on les offre à la vénération des femmes qui se trouvent sur le passage de ces furieux , ou on les jette dans leur poitrine. Cependant le jouet de ces monstres sanguinaires va bientôt leur échapper ; mais le ciel ou l'enfer irrité va leur en fournir un nouveau ; ils le tiennent déjà. Le gendre de ce malheureux qu'ils viennent d'expédier arrive sous la garde d'une autre escorte ; il est rencontré par la troupe qui promène la tête de son beau-père ; on pousse la barbarie jusqu'à la lui faire baiser , comme gage d'un fort semblable qu'il subit en effet le même jour.

La capitale de la *Cochinchine*, en possession de faire imiter ses modes aux Provinces de l'Empire, leur a donné un trop magnifique exemple, pour qu'elles puissent espérer d'y rien pouvoir ajouter ; néanmoins, dans l'incapacité d'enchérir sur elle, elles se montrent fideles imitatrices. De tout côté, on pille ; on brûle, on massacre, on égorge ; le sang coule de toute part, & les impassibles législateurs ne trouvent, ni ne cherchent aucun remède à ces excès. Leur attention n'est occupée que des moyens de mettre l'Empereur dans une plus grande impossibilité d'accorder aucune protection à ses misérables sujets. — Déjà ils l'ont forcé de disperser le peu de soldats, restés fideles à leurs drapeaux, de cette petite armée, rassemblée auprès de *Pharis*. Non contents de tant de sacrifices de sa part, ils l'obligent encore de rappeler auprès de sa personne le Ministre ignorant ou perfide, qui l'a per-

du. Sa main, elle-même a déjà traité l'épître suppliante qui doit le remettre sous la tutelle de l'*Iroquois*. De leur côté, ils dressent la proscription, en vertu de laquelle ceux qui ont accepté de l'Empereur aucun ordre, contraire à leurs vues, sont sur le point de voir leur obéissance payée d'une mort infamante. Ce n'est qu'après tous ces procédés, plus violents & plus honteux les uns que les autres, que ce Sénat infernal reprendra les travaux, soi-disants régénérateurs de la nation. Que peut-on attendre d'un peuple ainsi régénéré par le fer & la flamme ? —

Enfin, la voilà donc commencée cette constitution si vantée ! La fameuse déclaration métaphysique des droits de l'homme paroît. Le premier de ces droits, consacré dans ce nouveau code, c'est que le plus fort peut, à son gré, dépouiller le plus foible, quelque antique, quelque juste que soit sa possession, & quelque im-

pénétrable que soit le voile que le temps a jetté sur les titres qui la constatent. Succession à l'héritage de ses peres ; droits d'aînesse , consacrés par l'usage des nations & des temps les plus reculés ; subordination , non moins antique , faculté de léguer , concessions libres , récompenses & encouragements de l'industrie ou de la valeur , vous allez tous tomber sous le scalpel de ces anatomistes de l'institution sociale ! — Il se trouva cependant , parmi ces législateurs , un petit nombre de gens , amis du bien , & dont l'esprit de réforme ne vouloit attaquer que les vrais abus , sans violer la justice ; mais ils furent bientôt obligés de céder à la crainte des poignards ou de la *lanterne*. O législateurs assassins ! il faut espérer que si dans votre belle déclaration des droits de l'homme , vous accordez au brigand l'usage de ses mains pour prendre , vous permettrez à ceux qui doivent être ses victimes , celui de

leurs jambes pour fuir. Point du tout ; vous décretez la mort ou l'infamie contre ceux qui refusent de conniver avec vous !... Si les bornes que je me suis prescrites dans cet ouvrage , me permettoient la discussion critique & raisonnée de tous les décrets des *Sages de la Cochinchine* , il n'en est pas un qui , au tribunal de la raison , ne fût prouvé un attentat contre elle. Comme il n'est pas toujours sûr d'éclairer ceux qui chérissent les ténèbres & l'obscurité , je reprends la chaîne des événements.

L'*Iroquois* , conformément à l'ordre de son Maître , avoit fait retraite , à la vérité , non pas avec tout le secret qu'on lui avoit recommandé. La supplication du Prince n'eut donc pas grande peine à lui parvenir , si ce n'est celle qu'il jugea devoir rendre son arrivée plus agréable par une légère attente. Le lendemain de son retour , il paroît avec la fausse modestie & la pompe d'un triomphateur dans cette

même maison municipale, où, n'aguerre, son Maître avoit été couvert d'opprobre. Là, supporté par deux acolytes féminins, savoir, par son antique compagne & le beau, ou pour mieux dire le laid fruit de leurs fordidés amours, il verse les larmes d'une joie maligne, qu'il fait passer pour celles de la reconnoissance & de la sensibilité. Ses grosses lèvres implorent, avec hypocrisie, le pardon des proscrits. Puis, le même *Maraud* qui insulta l'Empereur sous prétexte de le haranguer, enivre cet insolent trio du lourd tribut de ses insipides louanges. Ici du moins, faut-il convenir que le louangeur étoit digne des objets de sa harangue. Ainsi enfumé d'encens, l'*Iroquois* va reprendre ses fonctions auprès de l'Empereur, où nous le laisserons jusques à ce que...

Toutes ces scènes, tantôt tragiques & tantôt comiques, laissent néanmoins une espèce de calme se rétablir. Il n'est d'abord interrompu que

par les allées & les venues des *Satellites nationaux* qu'on veut maintenir dans une sorte d'activité, afin de ne pas leur laisser contracter l'habitude de la sécurité, & pour les faire agir dans la fuite, si on le juge à propos; on leur parle encore de temps en temps de trames & de complots imaginaires. Il s'en formoit cependant un dont on ne se doutoit pas. Il n'étoit pas ourdi par les *Aristocrates* (nom indifféremment donné à tout ce qui ne cédoit pas à l'influence des démagogues); *Philippinaccio* qui n'avoit pas faisi l'occasion par sa petite touffe de cheveux, ne pouvoit pas cesser de tourner ses regards obliques vers la couronne Impériale, toute ternie qu'elle étoit; d'un autre côté, il étoit choqué de se voir réduit à une nullité absolue, & obscurci par l'éclat dont étoit environné le *Capitan* qui commandoit les *Satellites Cochinchinois*. Ce poste lui auroit assez convenu, & auroit pu le conduire



un jour ou l'autre à l'objet de ses vœux ; son peu de talents militaires ne l'en excluait pas , car son rival , malgré sa petite réputation de héros , n'en avoit guere plus que lui ; & en vérité , il n'en étoit pas du tout besoin pour des opérations où il n'y avoit que des gorges à couper ; toutes les qualités requises pour cet office , se bornoient à celles d'un Maître boucher , à qui il suffit de savoir ordonner à ses garçons de tuerie , tant de moutons pour le marché prochain.

*Philippinaccio* résolut donc de faire de nouvelles tentatives ; dans ses divers entretiens secrets , avec l'Empereur à qui il continua de faire sa cour , il tâcha de se disculper de la part qu'il avoit eue à la détresse où ce Prince étoit réduit. Il témoigna des soupçons & des défiances sur le compte du *Héros Hyperboréen* , qu'il auroit bien voulu remplacer. Il insinua même à l'Empereur qu'on pourroit bien en vouloir à sa vie. Il fit entendre que

si l'on pouvoit gagner quelqu'une des places militaires de la *Cochinchine*, comme avec son secours, qu'il eut soin de promettre, cela ne seroit pas impossible, il y auroit encore moyen de remettre ce petit *Bravo* & ses adhérents à la raison. On sent bien qu'il est naturel au prisonnier de saisir l'espoir de voir briser sa chaîne. Le bon Empereur *Loye* prêta l'oreille à ces insinuations; on prend des mesures pour la réussite de cette entreprise, adoptée avec avidité par les braves gardes de l'Empereur, pour qui le comble de la gloire la plus désirée, c'est de mourir en le servant; on tâche d'engager dans cette opération plusieurs soldats en quartiers dans la ville Impériale; les Officiers, dont la loyauté n'a jamais vacillé, entrent volontiers dans un projet qui leur donne l'espérance de voir leur Maître laver sa honte.

Que *Philippinaccio* eût réellement l'intention de concourir à la sûreté de  
de

de l'Empereur, n'est ni vrai, ni vraisemblable; mais ce qui l'est davantage, c'est qu'il espérait l'exposer de nouveau à la rage du peuple qui ne manqueroit pas de se faire la justice la plus sévère de ce malheureux Monarque, pour avoir osé former le vœu de s'émanciper. Plusieurs autres petites mines devoient jouer en même-temps, & rapprocher *Rhilippinaccio* de son but : mais la principale ayant été éventée, comme on va le voir, le loyal sujet fut lui-même pris dans le piège qu'il avoit tendu.

Les suites de cette nouvelle *scélératesse* se bornerent donc à exposer, une seconde fois, la famille Impériale à des excès affreux; à causer la mort d'une foule de braves gens qui périrent en cette occasion avec ce surcroît de chagrin pour eux, que l'effusion de leur sang ne fut d'aucune utilité à celui pour qui ils le sacrifèrent.

Les *Pharisiens*, toujours surveillants

F

les démarches de la Cour Impériale , découvrent , la veille de son exécution , le projet dont elle étoit occupée. On court aux armes. C'étoit pendant la nuit. Les *Satellites* , avec un train d'artillerie considérable , se mettent en marche , commandés par leur Chef , & renforcés d'un corps nombreux de *Goujonnières* , armées de tout ce qu'elles ont trouvé sous leurs mains , même des poêlons qui leur servent à faire la bouillie à leurs marmots. Toute l'armée arrive , au pas redoublé , à la ville Impériale ; dispose ses canons ; investit le château ; & se met en devoir d'en forcer les portes. La petite troupe qui devoit faciliter l'évasion méditée , a cependant été rangée dans les cours ; les Chéfs lui donnent ordre de repousser la violence. Aussi-tôt les soldats mettent bas les armes , ou se joignent aux assaillants , les Officiers seuls & les Gardes Impériales résistent , & trouvent un trépas honora-

ble pour prix de leur loyauté. Mais leur défaite livre le Palais Impérial à la discrétion de cette vile soldatesque & de la canaille effrénée. Les appartements rétentissent de leurs cris. Bientôt ils se présentent à la porte de celui de l'Impératrice *Antoniana*, sur qui ils brûlent d'exercer leur rage. Le Garde à qui elle est confiée, ne prenant conseil que de son courage, meurt percé de coup en en défendant l'entrée ; & par ce dévouement magnanime & digne d'un meilleur sort, il facilite l'évasion de cette malheureuse Princesse qui n'a que le temps de s'échapper toute nue, pour se réfugier sous la protection impuissante de son époux. Ce Monarque lui-même étoit alors au pouvoir du *Capitan*, conducteur de cette troupe assassine, qui vient de lui déclarer qu'à moins qu'il ne se constitue son prisonnier avec toute son auguste famille, il ne fauroit répondre de sa vie. L'Empereur est forcé de souscrire à ce hon-

teux échange de la liberté , contre la prolongation d'une existence encore plus honteuse. Une fois assuré de ses augustes captifs , le Chef des rebelles se dispose à les amener en triomphe dans la ville de Pharis. A cet effet , il ordonne le rappel de ses limiers ; ceux-ci ne se rendent à ses ordres qu'en murmurant de ce qu'il les a privés de leur proie. Les voitures , destinées à transporter ces tristes exemples de la vicissitude des grandeurs humaines , s'approchent pour les recevoir. L'on fait monter dans une l'Empereur , & une autre est occupée par l'Impératrice , portant dans ses bras l'héritier présomptif de cette malheureuse Couronne. Enfin , ce cortège impie fait route vers la capitale , portant devant le char de l'Empereur les têtes de quelques-uns de ses braves défenseurs. D'un autre côté , les *Goujonnieres* , accablées par la fatigue de la nuit , cherchent le long de la route à y faire diversion ,

par les torrents d'imprécations grossières , & par les insultes obscènes dont elles accablent l'Impératrice. Mais , revenue de son premier effroi , cette courageuse Princesse , au milieu de cette scène d'horreur & d'humiliation , ressemble à une Divinité dont la paix est inaltérable aux vains blasphèmes des sacrilèges mortels.

La réduction de l'Empereur , & son emprisonnement dans la ville de *Pharis* , amènent une nouvelle apparence de calme , à la suite duquel les partis opposés semblent se rapprocher par intervalle. Le *Capitan* , Chef des *Satellites nationaux* , dans une de ses visites à son auguste prisonnier s'abouche avec lui. On entre dans quelques éclaircissements dont la suite est la découverte des petits artifices de *Philippinaccio*. Une multitude de preuves déposent contre lui. Il est évident qu'il voudroit traverser le projet de la *Pétaudière nationale* où les faire concourir à ses fins parti-

culieres ; on l'appelle même à ces explications ; il est confondu. Dans des temps où l'on auroit pu suivre une marche régulière , l'instruction de son procès , & le juste châtiment de ses perfidies , auroient été la conséquence de ses menées sourdes & ténébreuses. Mais l'état des circonstances , l'influence du coupable , obligent tous les partis à dissimuler. Quant à l'Empereur , l'incapacité où il est d'agir pour lui-même , & l'état d'être passif auquel il est réduit , ne lui permettent plus de ressentir aucune injure ; encore moins de songer à s'en venger. On trouva donc plus expédient d'éloigner ce vil perturbateur , que de chercher à lui faire subir aucun châtiment exemplaire. Ce parti arrêté , un ordre de bannissement , sous le titre spécieux de commission secrète de l'Empereur , vers celui de *l'Isle Formose* , est expédié à *Philip-pinaccio* , accompagné d'une injonction honnête de ne rentrer dans la



*Cochinchine*, que lorsqu'on le lui permettra. Le nouvel Ambassadeur, *très-extraordinaire*, auroit bien voulu se refuser à sa nouvelle dignité; mais comme on lui fit entendre qu'alors, on pourroit en venir à des mesures peut-être plus désagréables, il prit le parti de l'obéissance.

Peut-être que le Lecteur, toujours enclin au doute lorsqu'on ne lui découvre pas le fond des intrigues, concevra avec peine que ce personnage ait ainsi perdu sa popularité; peut-être attend-il de nous un développement plus complet de cette partie de notre récit. Néanmoins, quelque poids que l'Histoire que nous écrivons dût recevoir d'un entier débrouillement de cette intrigue, nous espérons qu'on nous permettra d'en réserver le détail pour une Histoire plus complète de la vie publique & privée de ce grand Prince, pour laquelle nous recueillons en ce moment des matériaux dont nous nous

engageons à garantir l'authenticité. Tout ce que nous pouvons faire actuellement pour donner au Lecteur sûreté de conscience, quand au degré de crédit qu'il nous doit accorder, c'est de lui présenter quelques raisonnemens, bien propres sans doute à lever ses scrupules. Il a vu quelle part & quelle influence *Philippinaccio* a eu jusqu'à présent dans ces grandes commotions. Or, est-il probable qu'un agent si actif & si important ait pu obtenir l'agrément de trois pouvoirs, diamétralement opposés d'intérêts, & si jaloux l'un de l'autre; savoir : l'Empereur, la *Pétitionnaire nationale* & la Municipalité de *Pharis*, qui formoit un parti considérable, pour se retirer de cette grande scène d'action, quand on permettoit à peine au particulier le plus obscur de s'y soustraire ? Si nous examinons cette commission si spécieuse, à moins que ce ne fût celle d'exposer la honte & la turpitude comme

il le fit aux yeux des *Formosiens*, comment ne devint-elle pas publique ? Quels pouvoient être les rapports entre un Empereur sans Empire & celui de l'*Isle Formose* ? Comment ces mêmes rapports purent-ils recevoir l'approbation de tous les partis, & cependant demeurer inconnus dans des temps où les démarches les plus innocentes devenoient des crimes de haute trahison dès qu'elles empruntoient le voile du mystère ? Enfin, comment une négociation tant soit peu importante fut-elle confiée à un négociateur si méprisable & si méprisé ? . . . . Nous pourrions ajouter beaucoup d'autres arguments qui ne prouveroient pas d'une manière moins incontestable la frivolité de ce prétexte qui n'a eu de croyance que parmi les dupes. Nous croyons avoir assez démontré au Lecteur intelligent, que la mission tant vantée de *Philippinaccio* n'étoit autre chose qu'un exil, dont, par

un reste de ménagement, on ne voulut pas alors proférer le vrai nom.

Cependant la *Pétaudière nationale* une fois débarrassée de ce foible opposant à ses mesures, & de toute appréhension que l'Empereur pût refuser à y consentir, elle se met tout de bon à procéder à ces prétendus plans régénérateurs. Les *Magnats* & les *Bonzes*, dans un premier effroi, avoient sacrifié aux *Vilains*, la partie la plus précieuse de leurs privilèges; mais ils conservoient encore un reste de substance que ces derniers avoient bien résolu de ne pas leur laisser, pour peu qu'il y eût de possibilité de les en dépouiller. Je ne ferai pas l'énumération de toutes les loix bien absurdes & bien obscures qui émanerent de ces Législateurs. Je dirai seulement que l'Empereur, pour qui la vie est le souverain bien, & à qui on ne l'avoit conservée, qu'afin d'obtenir de lui un fantôme de sanc-

tion à tout ce que l'on jugeroit à propos de décréter, donna la sienne avec la plus grande facilité ; il auroit même, au besoin, souscrit au décret qui auroit établi son incapacité de régir l'Empire.

Les premières bases, ainsi posées, on porte la dernière attaque à l'ordre des *Bonzes* que les *Magnats*, assez peu prévoyants pour ne pas s'apercevoir que leur tour viendrait, laissent dépouiller, & contre qui même ils se joignent aux *Villains*, pour faire cesser plutôt la contestation. En effet ; elle est presque emportée d'assaut : mais le jour des rétributions approche. Les *Bonzes* dont la spoliation a été consommée, voient bientôt une autre attaque contre les *Magnats* eux-mêmes. Quoique la propriété de ces derniers eût efflué des atteintes qui la réduisoient infiniment, il leur restoit des titres ; à l'aide desquels formant toujours un corps, il n'eût peut-être pas été impossible avec

le temps d'améliorer leur situation actuelle. Leur naissance les mettoit en possession d'un éclat, reflété sur eux par les vertus de leurs ancêtres, qui, comme il a pendant long-temps commandé un respect, à la vérité bien affoibli par les commotions présentes, pourroit bien reprendre à l'avenir le lustre qu'il vient de perdre; & en conséquence, sinon les remettre dans leur ancien état, du moins les en rapprocher. C'est contre cette distinction, motif si puissant chez les hommes qui sont souvent pour leur postérité ce qu'ils ne feroient pas pour eux-mêmes, que tous les efforts se réunissent. Animés de cet esprit, nos sublimes Législateurs, aussi versés dans les sciences les plus occultes que dans celle du Gouvernement, établirent les principes que nous allons rapporter, & ils en déduisirent les conséquences; et après:

« Si, dirent-ils, la Zoologie, par mille exemples journaliers, nous

„ apprend qu'il se fait dans la géné-  
 „ ration une transmission des qualités  
 „ morales parmi les animaux d'un  
 „ ordre inférieur, en raison de laquelle  
 „ leurs descendants reçoivent celles  
 „ qui les ont distingués, l'homme  
 „ leur est trop supérieur, pour avoir  
 „ rien de commun avec cette grande  
 „ loi de la nature à laquelle même  
 „ les plantes obéissent. Son infailli-  
 „ bilité, soit à l'égard du cheval &  
 „ du chien, ne sauroit faire loi pour  
 „ le chef de la création animée. S'il  
 „ étoit nécessaire de prouver ces di-  
 „ verses assertions, notre propre exem-  
 „ ple sans doute les rendroit incon-  
 „ testables. En effet, ne sommes nous  
 „ pas tous descendus de pères re-  
 „ nommés par leur respect pour l'or-  
 „ dre, & par leur amour pour la  
 „ personne de leurs Souverains? Ce-  
 „ pendant, nous avons porté l'anar-  
 „ chie par-tout, & réduit le nôtre à  
 „ l'esclavage. Ce qui prouve évidem-  
 „ ment que le principe général est

„ nécessairement en défaut. Les *Ma-*  
 „ *gnats* qui siegent parmi nous, n'au-  
 „ roient guere meilleure grace à vou-  
 „ loir le soutenir, car leur prompti-  
 „ tude à adopter nos mesures que  
 „ leurs peres auroient rejettées avec  
 „ horreur, & auxquelles ils se fe-  
 „ roient opposés avec l'effusion vo-  
 „ lontaire de tout leur sang, est un  
 „ argument incontestable contre eux.  
 „ Ajoutons à ceci que, dans les ani-  
 „ maux dont nous avons parlé, au  
 „ moyen de notre empire sur eux,  
 „ nous pouvons restreindre leurs  
 „ amours, & , avec quelques légers  
 „ précautions, affurer la paternité  
 „ au mâle que nous avons choisi.  
 „ Or, qui osera soutenir que nous  
 „ puissions faire la même chose à l'é-  
 „ gard de notre propre espece ? A la  
 „ vérité, nos gothiques aïeux qui ne  
 „ savoient rien de rien, se reposoient  
 „ follement sur la foi de ce vieil ada-  
 „ ge, *Pater est quem nuptiæ démonst-*  
 „ *rant*; mais quand mille exemples



„ parmi nous n'en démontreroient pas  
 „ la fausseté, il suffiroit qu'il fût,  
 „ comme il est, incompatible avec le  
 „ systême de liberté que nous vou-  
 „ lons établir. D'ailleurs, quand mê-  
 „ me nous voudrions défigurer notre  
 „ sublime législation, en y admettant  
 „ une semblable antiquaille, la facile  
 „ & notoire complaisance des Dames  
 „ *Cochinchinoises* nous permettroit-  
 „ elle d'espérer de voir cette partie  
 „ de notre code législatif, si aisément  
 „ adoptée par elles? nous pourrions  
 „ bien trouver ici une opposition beau-  
 „ coup plus redoutable que lorsqu'il  
 „ s'est agi du bouleversement de l'Em-  
 „ pire : ainsi il vaut bien mieux ne  
 „ rien agiter à cet égard”.

Partant donc de ce principe, & en  
 conséquence de raisonnemens si lu-  
 mineux, ils décidèrent que les *Ma-*  
*gnats Cochinchinois*, non plus que les  
 autres sujets de l'Empire, n'étoient  
 pas fils de leurs peres; & quoique

ce fût plus peut-être que leurs meres ne se feroient hafardées de prononcer, ils les dépouillent, en conséquence de ce décret, de la partie chimérique de leur héritage, comme ils avoient déjà fait de la partie plus réelle.

Les *Magnats*, présents à cette savante décision, auroient bien désiré, au moins pour l'honneur maternel, de résister, s'ils avoient pu espérer de n'être pas seuls dans leur opposition. Mais le rire malin qu'ils aperçurent sur les levres des *Bonzes*, & leur propre conscience qui leur reprochoit la lâcheté avec laquelle ils les avoient abandonnés, les assurèrent que leurs *Révérances* ne feroient pas d'humeur à se faire déchirer leurs simarres, pour les soutenir contre les *Vilains*; peut-être aussi qu'une connoissance parfaite du caractère de leurs épouses, les fit douter que ce reproche fait à celui de

leurs grand'meres , pût soutenir une discussion un peu approfondie. Quelque fut la raison , ils se joignirent tous avec humilité à l'esprit de ce décret , en applaudissant sa justice ; & après avoir fait le sacrifice de leurs richesses , ils consentirent aussi de bonne grace à celui de leur honneur. On concevra aisément que cette grande décision , en vertu de laquelle toute subordination doit être détruite , fut adoptée dans tout l'Empire *Cochin-chinois* avec le plus vif enthousiasme ; on aura néanmoins plus de peine à croire que les *Magnats* réfugiés hors de l'Empire , même ceux qui s'étoient retirés dans l'*Isle Formose* , aient mis un empressement , à peu-près égal , à renoncer aux signes de leur ancienne dignité : en quoi s'ils se sont préparé une voie du rentrer en grace avec leurs compatriotes , nous doutons qu'ils se soient concilié l'estime des *Magnats Formosiens*.

Pendant que ces institutions merveilleuses s'établissoient en *Cochinchine*, *Philippinaccio* languissoit dans son exil, non moins courbé sous le poids du mépris public, que dans sa propre patrie ; car, bien qu'on rendit à son rang, dans certaines occasions, des égards plus honorables pour ceux qui les accordoient que pour celui qui en étoit l'indigne objet, la vérité est que l'on mésestimoit sa personne. Il est aussi vrai que toujours au-dessus des préjugés de la décence & du *décorum*, il avoit fait, dès sa première apparition, tout ce qu'il falloit pour encourir le dédain d'un peuple, assez peu civilisé pour respecter les mœurs, du moins en apparence. Parmi le train dont il avoit jugé à propos de composer sa suite, il avoit amené une jolie petite guenon, qui jadis avoit fait partie de la collection d'un Zoologiste très-célèbre de la *Cochinchine*. Cette petite créature, bien vive,

bien fémillante, bien leste & sur-tout bien lascive, ayant frappé son imagination lubrique, dès la première vue, *Madame le Gouverneur* fut chargée d'en négocier l'acquisition auprès du propriétaire pour l'usage de Son Altesse; mais comme celui-ci, non moins attaché à son petit animal, n'avoit pas voulu consentir à l'aliéner, à prix d'argent, on épia l'instinct de son absence pour le lui enlever; & depuis ce moment il avoit fourni les passe-temps les plus agréables à Monseigneur. Le petit sapajou, par ses gentilleses, s'étant de plus en plus attaché son nouveau Maître, il n'avoit pu, lors de sa disgrâce, se résoudre à partir sans sa chère petite *Bouffonne*; c'étoit le nom de l'animal mignard. *Philippinaccio* l'avoit donc avec lui dans l'*Isle Formose*, & ne paroïssoit en public, que le moins qu'il pouvoit sans elle. Afin de rendre ses moments d'absence en-

core plus rares, il fit plusieurs tentatives pour l'introduire chez les *Magnats Formosiens* qui lui faisoient l'honneur de le recevoir. Il auroit bien désiré qu'ils eussent pris sur eux de présenter sa chere *Bouffonne* à leurs épouses. Ici il éprouva de nouveau l'affront qu'il avoit déjà reçu lorsqu'il voulut attabler sa concubine avec sa Souveraine ; car, quoique quelques *Magnats Formosiens* condescendissent à faire quelque attention aux petites singerie du gentil quadrupede, néanmoins, comme il avoit ainsi que tous les animaux de son espece, l'habitude des obscénités les plus dégoûtantes, encore perfectionnée par l'éducation que lui avoit donnée son Maître actuel, la proposition parut mal sonnant & fut accueillie avec horreur. Ces essais infructueux ne le rebuterent cependant pas ; car il en fit des nouveaux jusques auprès de l'héritier présomptif de l'Empereur de l'*Isle*

*Formose*, espérant que, s'il pouvoit faire admettre sa *Bouffonne* à faire des gentilleſſes chez le Prince, lors de ſes jours publics, il n'y auroit perſonne qui ne ſe fit un plaifir de l'inviter, lorsqu'elle auroit une fois eu l'honneur d'engager ſon attention. Malheureusement, le *Prince Formoſien*, convaincu ſans doute de ce qu'il ſe devoit à lui-même, fut ſourd aux prieres de *Philippinaccio*, & lui donna la leçon bien digne de lui, mais inutile: qu'au moins dans l'*Iſle Formoſe*, une haute naiſſance n'eſt qu'une chaîne de plus, qui retient ceux qui jouiſſent de cet avantage, dans le cercle de ce qui eſt honnête & décent.—

Toutes ces contrariétés ne rendoient donc pas à *Philippinaccio*, ni à ſa petite guenon, leur ſéjour parmi les *Formoſiens*, le plus agréable poſſible. Auſſi ſoupiroit-il après le moment de retourner jouir chez lui des hommages de ſes paraſites, de ſes

catins , & de tous les autres complaisants. D'un autre côté , la *Pétandiere nationale* , croyant avoir à jamais terrassé ses ennemis , se proposoit de célébrer son triomphe par une fête pompeuse ; & comme la cérémonie principale de cette solemmité devoit être la dégradation finale de l'Empereur aux yeux de ses sujets , *Philippinaccio* brûloit de repaître ses regards d'un spectacle , à la préparation duquel , sans contredit , il avoit tant contribué. A cet effet , voyant qu'on ne songeoit pas à abrégér sa carrière diplomatique , il s'adressa à l'Empereur , afin d'en obtenir une ombre d'autorisation , pour enfreindre par sa présence le terme de son bannissement que , ni la *Pétandiere nationale* , ni le chef des *Satellites* , ne se dispoient pas à révoquer. Il n'eut cependant pas lieu de s'applaudir de cette démarche ; car au-lieu d'une réponse à sa demande de la part de



l'Empereur, il reçut la visite d'un subalterne du *Capitan républicain*, qui lui conseilla de se tenir tranquille où il étoit. Ce message ne laissa pas de le chagriner un peu; mais, toujours fécond en expédients, il conçut qu'un nouvel accès de popularité, s'il pouvoit parvenir à se le procurer, le mettroit en état de faire tête à ses ennemis, & les empêcheroit de prendre aucun parti extrême contre sa personne. —

Le fameux décret de *bâtardise générale*, rendu par le Sénat de la *Cochinchine*, lui parut une occasion favorable qu'il ne voulut pas laisser échapper. Aussi s'empressa-t-il, non-seulement de s'y foumettre, mais il résolut même de le célébrer d'une manière éclatante. Sitôt donc qu'il en reçut la nouvelle authentique, il se livre aux démonstrations de la joie la plus vive, & ordonne les apprêts d'un festin splendide. Le banquet pré-

paré selon ses ordres, & tout son monde disposé à vaquer chacun à son emploi respectif, sans cependant voir arriver les hôtes à qui probablement il est destiné, on va l'avertir. Alors il déclare à ses gens, en leur fautant au col, aux uns après les autres, la grande nouvelle dont il est transporté; & il leur dit que ce sont eux qui doivent, ce jour-là, être ses convives, & l'aider à célébrer la grande égalité qui va désormais rapprocher tous les *Cochinchinois*. Ses valets hésitent encore; mais remettant aux mains d'un de ses valets d'écurie sa petite *Bouffonne*, chargée de faire les honneurs de la fête, il leur ordonne d'aller se placer au haut de la table; puis, se plaçant lui-même au bout le plus bas, il invite le reste de toute sa valetaille à suivre son exemple, en ne songeant qu'à se livrer à la joie & à la gaieté. Par décence, nous omettrons le détail de  
cette

cette saturnale , digne de l'hôte & de ses convives ; nous dirons seulement que , comme la bassesse en avoit ordonné les apprêts , les rites en furent célébrés avec toute la licence & la débauche que *Philippinaccio* & son cher *Sapajou* purent imaginer , & dont ils donnerent l'exemple. Elle termina par la cérémonie qui en étoit l'objet principal ; savoir , par une abdication formelle , faite par *Philippinaccio* entre les mains de son marmiton , de tout respect qui pourroit lui être offert à raison de son rang ou de sa naissance , & dont il se fit donner un acte écrit , signé de ce vénérable Président & de tous les assistants. Armé d'une piece si respectable , il ne fait nul doute qu'elle ne lui soit un bouclier impénétrable contre les attaques de ses ennemis. Il s'achemine donc , plein de confiance , pour se présenter devant l'*Auguste Sénat Cochinchinois* , où nous le laisse-

G

rons intriguer de nouveau, jusqu'à ce que nos mémoires complétés nous mettent à portée de ne rien laisser à désirer au Lecteur ni à la postérité, sur le compte de ce respectable personnage.

F I N.













